

N° 25

SPARTACUS

35 fr.

Berthe FOUCHÈRE

*LA
VIE HÉROÏQUE
DE
ROSA
LUXEMBOURG*



Cahiers Mensuels
MARS 1948

BERTHE FOUCHÈRE

La Vie héroïque
de
Rosa Luxembourg

ROSA Luxembourg est née à Zamosc, le 5 mars 1870, d'une famille juive polonaise. Elle était la plus jeune de cinq enfants. Une déformation de la hanche dégénéra en tuberculose osseuse et la retint toute une année au lit. Toute sa famille la chérissait, et non seulement à cause de son infirmité, mais parce qu'elle était enjouée, riieuse et affectueuse. A cinq ans, elle savait lire et écrire et adressait déjà des essais littéraires à un journal d'enfant. Des dispositions pédagogiques se faisaient également jour en elle et elle jouait à l'institutrice avec les bonnes de la maison. L'enfant prodige faisait la joie et l'admiration de son père. Elle avait trois ans lorsque sa famille partit pour Varsovie. Le père voulait donner à ses enfants une solide culture qu'ils ne pouvaient acquérir à Zamosc. Mais dans la Pologne opprimée, le régime scolaire était soumis à des restrictions dont rapidement la jeune Rosa ressentit profondément l'injustice. Dans le lycée qu'elle fréquenta, les Juifs n'étaient pas admis ; quelques exceptions seulement étaient faites en faveur des Juives. L'emploi de la langue polonaise y était interdit. Et Rosa, qui avait appris dans sa famille la haine de l'absolutisme russe, fut naturellement acquise au mouvement d'opposition universitaire. Elle fut même à la pointe de ce mouvement. Et dans ses dernières années d'étude à Varsovie, il est à peu près certain qu'elle fut en liaison avec le mouvement révolutionnaire organisé. La médaille d'or, qui devait lui être attribuée à sa sortie du lycée, en récompense de ses excellentes études, lui fut refusée à cause de son « attitude d'opposition aux autorités ». Aussitôt après avoir quitté le lycée, en 1887, — elle avait dix-sept ans — elle entra au parti socialiste révolutionnaire, et collaborait avec le chef du groupe de Varsovie, l'ouvrier Martin Kasprzak.

En 1889, elle quitta la Pologne. La police avait découvert son activité dans les cercles révolutionnaires. Et il pouvait en résulter pour elle la prison et même la déportation en Sibérie. Elle était évidemment prête à accepter toutes les conséquences de son activité révolutionnaire. Mais ses amis insistèrent pour qu'elle partit continuer ses études à l'étranger d'où elle pourrait servir utilement le mouvement. Martin Kasprzak organisa sa fuite. Elle passa la frontière russo-allemande dans une voiture de paysan remplie de paille. Sans difficulté, elle arriva à Zurich.

ÉTUDES EN SUISSE

ZURICH était le lieu de rassemblement de l'émigration russe et polonaise ; son université, une école supérieure pour les jeunes révolutionnaires. Là, des jeunes gens et des jeunes filles, qui avaient déjà connu la prison tsariste et les persécutions, vivaient ensemble en colonie.

De mœurs très pures, enthousiastes, désintéressés, profondément idéalistes, ils consacraient à leurs loisirs, à la politique et à la philosophie. C'étaient, entre eux, des discussions animées et interminables sur le darwinisme, sur l'émancipation de la femme, sur Marx, Tolstoï, Bakounine, Blanqui, sur les méthodes de la lutte de classes, la chute de Bismarck, la libération de la Pologne, les luttes de la social-démocratie allemande, sur Tourguéniev, Zola, et surtout sur le thème capital de la révolution.

Rosa Luxembourg riait un peu de ces discussions qui ne conduisaient à aucun travail effectif. Elle avait soif d'action, et se préparait à prendre une part active aux luttes sociales. Elle avait pris pension dans la famille de l'écrivain socialiste allemand Lübeck qu'elle aidait parfois dans ses travaux littéraires.

À l'université, elle étudia l'histoire naturelle. C'était plus que de l'intérêt, mais une vraie passion que suscitait en elle le monde des oiseaux et des plantes qui resta dans sa vie agitée et tourmentée l'oasis où, pendant les heures sombres de la prison, sa pensée aimait se réfugier. Mais la politique restait sa préoccupation dominante, et elle se mit à étudier avec ardeur l'économie politique. Elle se pencha en particulier sur les classiques, Smith, Ricardo, Marx. Le titulaire de la chaire d'économie politique, Wolf, était le type accompli du professeur. Erudit, éclectique, consciencieux, mais timoré, il ne s'éleva jamais à des vues générales sur le monde. Rosa, qui, aspirait à la synthèse et à l'unité, se plaignait « qu'il déchiquetât en lambeaux la substance vivante de la réalité sociale ». Après chacun de ses cours, elle critiquait son point de vue étroit et « bureaucratique ». Point par point, elle en démontrait l'insuffisance. Ce qui n'empêcha

pas le professeur Wolf, dans une autobiographie écrite plus tard, d'évoquer avec une grande impartialité, l'étonnante personnalité de celle qui fut sa meilleure élève.

À côté de sa vie d'étudiante, elle mena une vie ardente de militante dans le mouvement ouvrier de Zurich. Elle était en liaison avec les marxistes russes, Paul Axelrod, Vera Sassulitsch et Georges Plékhanov qu'elle admirait profondément. Ce fut Léo Jogisches qui eut la plus grande influence sur son développement intellectuel et son évolution politique. On sait le rôle de premier plan joué par cet homme extraordinairement intelligent, dans le mouvement polonais et le mouvement russe, et qui fut, finalement, à la pointe du mouvement spartakiste allemand. C'est lui qui fonda le mouvement ouvrier à Wilna d'où sont sortis de nombreux chefs socialistes, parmi lesquels Charles Rappoport, thérocien socialiste apprécié. Il créa également des cercles d'officiers afin de gagner les militaires au mouvement révolutionnaire. Il fut arrêté en 1889 et enfermé dans la forteresse de Wilna. Dès qu'il eut recouvré la liberté, il s'enfuit en Suisse. Il entra immédiatement en relations avec Rosa Luxembourg, et entre ces deux êtres d'élite, il se noua une amitié qui ne s'altéra jamais. Lorsqu'ils se rencontrèrent, une révision des bases théoriques et des méthodes d'action socialistes s'imposait. L'Internationale socialiste se trouvait au seuil d'une phase nouvelle de développement. Le mouvement polonais était entré, lui aussi, dans une période de crise. En 1882, les divers cercles et les comités ouvriers s'étaient groupés pour former le parti prolétariat socialiste-révolutionnaire qui se lia avec le « Narodnaja Wolja » de Saint-Petersbourg, mouvement d'intellectuels, sans liaison avec les masses ouvrières, sans perspectives, sans programme précis, mais dont les méthodes terroristes étaient profondément inefficaces et dangereuses. Le parti « Prolétariat » finit par rompre avec la « Narodnaja Wolja » et il fut réorganisé en 1888. Au congrès international de Zurich, en 1893, Rosa Luxembourg précisa dans un rapport, les conditions d'une tactique marxiste du mouvement socialiste polonais, qui devait répudier et l'anarchisme et le réformisme. Ce sont les masses elles-mêmes qui doivent mener leur propre combat Et « un parti socialiste qui s'appuie sur les masses, doit défendre, certes, leurs conditions d'existence, mais il ne doit, pas perdre de vue dans la lutte quotidienne, le but révolutionnaire à atteindre. Les réformes ne sont que des étapes et des points d'appui dans la voie qui conduit à la révolution sociale, c'est-à-dire d'abord, à la conquête politique de l'Etat. »

À ce congrès international de Zurich, se posa aussi avec force, le problème de l'attitude du mouvement socialiste polonais dans la question nationale.

La Pologne, on le sait, était sous le joug russe. Et la bourgeoisie polonaise dont l'existence était liée à l'important développement du capitalisme sous le tsarisme, considérait que l'indépendance nationale de la Pologne était son propre arrêt de mort. Quelle devait être, alors, l'attitude de la classe ouvrière ? Avec Marx et Engels, Rosa Luxembourg pensait qu'aucune nation ne pouvait être vraiment libre dans ses institutions si elle était opprimée par une autre nation. Mais elle pensait aussi que l'indépendance polonaise était subordonnée à l'instauration d'une république démocratique en Russie. Le premier but à atteindre était donc la chute de l'absolutisme russe. Et à l'union de la bourgeoisie polonaise avec le tsarisme, devait correspondre l'union du prolétariat polonais et du prolétariat russe. Cette stratégie politique fut admise plus tard par les théoriciens marxistes les plus éminents.

EN ALLEMAGNE, DANS LA LUTTE

A PRES avoir vécu quelques mois en France où elle se lia avec les chefs du mouvement ouvrier ; Jules Guesde, Vaillant, Allemane, elle se rendit en 1897, en Allemagne qui était alors le foyer du mouvement ouvrier international, le centre de gravité de la politique mondiale, le pays où l'intérêt pour les problèmes théoriques et pratiques du socialisme était le plus vif. Un mariage blanc avec Gustave Lübeck, le fils de son vieil ami, lui fit acquérir la nationalité allemande.

Alors, commença pour elle une vie tourmentée et agitée, la mieux remplie et la plus bouleversante, la plus riche, la plus variée qui se pût imaginer : l'action militante de propagande, d'éducation et d'agitation, les discours, les articles de journaux et de revues, les ouvrages d'économie politique et de politique marxiste dont plusieurs furent écrits en prison, la participation active à la vie du socialisme international et à tous les mouvements révolutionnaires dans le monde, les persécutions, la prison : c'est de tout cela que fut faite son existence.

En peu de temps, elle acquit une place importante dans les cadres de la social-démocratie allemande. Avec Kautsky, le « pape du marxisme », elle avait déjà correspondu ; elle pénétra vite dans l'intimité d'Auguste Bebel, de Paul Singer, de Franz Mehring, de Clara Zetkin, qui avait fondé l'internationale des femmes prolétariennes et dirigeait le journal féminin : « l'Egalité ». Elle collabora à la presse du parti où ses connaissances doctrinales et son tempérament combattif furent vivement appréciés. Elle exerça une influence notable sur les principaux leaders du parti : Mehring modifia plus d'une fois son jugement politique après que Rosa Luxembourg eût exprimé son

point de vue. Elle poussa Kautsky à défendre dans l'arène politique les principes fondamentaux du parti. Son jugement politique était toujours très juste, et elle avait, pour déceler les perfidies et les arrière-pensées de l'adversaire, l'habileté et la perspicacité que ne possèdent habituellement que ceux qui ont déjà une longue expérience politique. Rosa ne faisait que débiter dans la vie militante, mais son intuition politique était remarquable.

C'est à ce moment qu'elle prit contact avec les masses. Chacun de ses discours fut un triomphe. Cette petite femme si mince, si menue étonnait ses auditeurs par son talent, sa flamme, sa force de persuasion, la volonté indomptable qui émanait d'elle. Elle enflammait et elle convainquait.

A Berlin, elle donna une collaboration brillante à la revue économique : « Neue zeit ». Elle collabora également au journal socialiste de Leipzig auquel elle donna une orientation marxiste et dont elle créa la renommée dans toute la presse socialiste. C'est dans ce journal que fut publiée en 1898 et 1899, sous le titre : « Réforme sociale ou révolution », sa remarquable réponse à Bernstein, qui remettait en question dans un article de la « Neue Zeit » et dans son livre « Les conditions du socialisme et les tâches de la social-démocratie », les principes fondamentaux du marxisme.

La phrase fameuse de Bernstein : « Le but final n'est rien, c'est le mouvement qui est tout » avait été le signal d'une large controverse dans l'internationale à laquelle participèrent tous les grands penseurs socialistes de l'époque : En Allemagne, Parvus, Kautsky, Bebel, Clara Zetkin. En Russie, Plékhanow. En Italie, Labriola. En France, Jules Guesde et Jean Jaurès. Rosa était à la tête des adversaires des révisionnistes. Elle était aussi la plus jeune, la plus ardente. Elle surpassa Kautsky, qui était depuis la mort d'Engels, la figure la plus autorisée, la plus représentative du mouvement ouvrier international. Par sa logique, sa dialectique, elle forçait l'admiration de ses adversaires.

« Où les réformes, ou la révolution », disaient les réformistes. A la fois, les réformes et la révolution répondait Rosa Luxembourg. *La lutte pour les réformes, c'est la lutte pour l'amélioration des conditions d'existence de la classe ouvrière, la protection du travail, l'élargissement des droits démocratiques à l'intérieur de l'Etat bourgeois, la lutte pour créer le climat favorable à l'organisation et à l'éducation de la classe ouvrière.* »

Mais pour elle, ainsi qu'elle l'avait déjà affirmé au congrès de Zurich en 1893, *la lutte quotidienne était liée au but final.* Et l'objectif devait être la conquête de la puissance politique par le socialisme,

Elle s'éleva avec force contre le parlementarisme, tel qu'à l'époque il était conçu par certains socialistes, avec toutes ses erreurs et ses illusions. Les élections au parlement, ne devaient être, selon elle, que l'occasion de développer la propagande socialiste et d'apprécier l'influence du socialisme sur les masses. Mais il fallait, d'un autre côté, éviter de tomber dans un abstentionnisme stérile et sectaire. C'est-à-dire que *la social-démocratie, tout en demeurant un parti d'opposition, devait participer toutes les fois que cela était possible à une action législative positive et fonder sa force au parlement sur l'action des masses ouvrières*. La conception réformiste de l'action socialiste au parlement triomphait en France : Millerand entra en 1899 dans le cabinet Waldeck-Rousseau. Rosa critiqua vigoureusement cette participation qui, disait-elle en substance, paralyse la classe ouvrière, la trouble, la déçoit, et risque de l'entraîner dans l'illusion d'un syndicalisme anarchiste négateur de l'efficacité de toute action politique, et prétendant suffire à tout.

Au congrès international d'Amsterdam en 1904, il y eut entre elle et Jaurès une controverse particulièrement vive au sujet du ministérialisme et de la collaboration des classes. Cette controverse resta cependant très amicale, car Rosa Luxembourg admirait le prestigieux orateur, le penseur génial, l'humaniste émouvant qu'était Jaurès.

La révolution russe de 1905 créa un grand enthousiasme dans la classe ouvrière allemande. Rosa en analysa les péripéties et en tira les enseignements utiles pour la classe ouvrière allemande et l'internationale dans des meetings vibrants où elle s'efforçait d'éveiller le sentiment de la solidarité de classe dans la conscience ouvrière allemande (1).

L'HUMANITÉ DE ROSA

LES caricaturistes de l'époque la représentaient comme une furie, une mégère excitée ; pour ses adversaires elle était « La sanguinaire Rosa ».

Il n'y avait cependant pas de femme plus tendre, plus sensible, plus humaine. Elle adorait les enfants, elle aimait passionnément les fleurs, les plantes, les oiseaux, les bêtes qui lui inspirèrent des pages si touchantes. Un brin d'herbe qu'elle apercevait de la fenêtre étroite de sa prison, un chant d'oiseau la réjouissaient. Et ses lettres de prison révèlent la sensibilité la plus délicate, la plus raffinée qui ait vibré dans un cœur humain. Elle possédait une âme d'artiste, aimait la musique et les poètes, elle chantait et peignait. « Dans toutes les

(1) Lire en particulier : « Grève générale, parti et syndicats » (Cahiers de Spartacus).

merveilles de la nature, les œuvres de l'esprit humain, les trésors de la science, de la musique et de la poésie, elle jouissait de la vie universelle dont elles sont le rayonnement. »

Elle était indulgente pour les faiblesses des hommes. Mais elle exigeait de ses amis une loyauté absolue de caractère et de sentiments. Bebel, Mehring, Hans Diefenbach, Karl et Sonia Liebknecht, Karl et Louise Kautsky la chérissaient. « Les dons incomparables de son cœur et de son esprit, et sa volonté d'action unis dans l'harmonie la plus parfaite, faisaient d'elle une créature exceptionnelle comme le siècle n'en produisit pas de semblable. »

Elle avait, comme Victor Hugo, écrit son compagnon de lutte, Paul Frölich :

« Dans sa tête, un orchestre
Et dans l'âme, une lyre. »

Son courage était indomptable. Elle domina le destin qui ne l'abattit jamais. Quand, enfermée dans une cellule humide et sombre, la maladie affaiblissait son corps, exaspérait ses nerfs, elle gardait son magnifique optimisme. « *Dans la vie sociale, comme dans la vie privée* » écrivait-elle, *il faut tout accepter de même, tranquillement, avec une âme élevée ; avec un sourire de douceur.* » Et en effet, devant les plus dures épreuves, elle demeura stoïque. Sa volonté ne faiblit jamais. Elle conserva toujours cet équilibre, cette harmonie intérieure qui n'abandonnent pas les âmes fortes, les êtres d'élite qui ont l'habitude d'accomplir, dans n'importe quelle circonstance, tout leur devoir.

Elle ne parlait pas de ses souffrances, mais elle se penchait sur celles des autres. Et aux heures les plus noires, elle trouvait encore le courage de reconforter ses amis inquiets sur son sort, ou atteints eux-mêmes par les événements. A Sonia Liebknecht l'épouse de Karl, jeune femme dont la vie s'écoulait dans les soucis, l'anxiété, le chagrin, elle écrivait : « *Je ne songe pas à vous nourrir de jouissances esthétiques et de joies intellectuelles, je veux vous faire connaître toutes les vraies joies de l'esprit, mais je voudrais vous donner encore ma sérénité inébranlable afin d'être sûre que vous traverserez la vie, drapée dans un manteau d'étoiles.* »

En 1917, lorsque la Révolution russe éclata, elle était en prison. Après le premier mouvement d'enthousiasme que suscita en elle le grand phénomène historique qui était le triomphe de la politique qu'elle préconisait pour le socialisme, en cas de guerre, c'est encore à ses amis qu'elle pensa, à ses vieux amis qui à Saint-Petersbourg, à Moscou ou à Riga étaient emprisonnés depuis de longues années. Elle écrivait à Diefenbach : « *... Mes chances de liberté diminuent avec les événements révolutionnaires de Russie. Mais mes amis sont enfin libres : cela me remplit d'une joie sans mélange.* »

Dans chaque lettre qu'elle recevait en prison, elle s'efforçait de deviner l'état d'âme de son correspondant, afin de pouvoir lui répondre le mot qui console ou encourage.

Sa pitié était sans bornes, sa bonté infinie. Ainsi, pendant la révolution allemande, elle recommandait à ses partisans « *l'action révolutionnaire, la plus énergique, mais aussi la plus grande humanité.* »

« *Un monde doit être bouleversé, mais chaque larme qui aura coulé inutilement est une accusation, et l'homme pressé qui en courant vers sa tâche broie un pauvre vermisseau, commet un crime.* »

« Son œuvre est une longue suite d'efforts héroïques dirigés vers un seul et même but, a écrit d'elle Clara Zetkin. Ses vertus personnelles brillent et s'enflamment, elles réchauffent et rafraîchissent, engendrent la vie et apportent la mort, elles sont animées par une seule volonté, dirigées inébranlablement vers un seul et même but : éveiller chez les ouvriers la volonté de puissance et leur donner la capacité de mettre à exécution le verdict de l'Histoire : contre le capitalisme. »

Sa culture socialiste, son sens profond des réalités sociales, ses sentiments généreux en firent l'internationaliste la plus fervente, la plus convaincue de tous les socialistes du mouvement ouvrier mondial.

L'internationalisme demeura le leit-motiv de toute son activité socialiste « *La fraternisation internationale des travailleurs est pour moi, écrivit-elle, ce qu'il y a au monde de plus sacré et de plus noble ; cela est mon idéal, ma foi, ma patrie. J'aimerais mieux mourir que d'être infidèle à cet idéal.* »

Le prolétariat international doit être un corps unique, agissant. Développer, renforcer son unité, ce fut un des objectifs les plus importants de sa vie.

Les socialistes de droite de la social-démocratie allemande attribuèrent souvent cette tendance aux origines juives de Rosa. Certes les persécutions que subirent les Juifs dans la Pologne opprimée, les pogroms russes que, pendant son enfance, elle avait entendu maudire dans la maison paternelle avaient contribué à faire naître dans son esprit la grande et généreuse idée d'une « patrie humaine ». Mais ses convictions internationalistes reposaient surtout sur la raison, la certitude scientifique que « l'intérêt des travailleurs est partout le même en face des intérêts capitalistes ».

La lutte contre l'impérialisme dont elle fit une analyse si profonde, si logique, elle ne la conçut qu'internationale. « *La seule défense véritable des libertés nationales est la lutte de classe internationale contre l'impérialisme. La patrie des prolétaires à laquelle la défense de toutes les autres est subordonnée est l'internationale socialiste.* » C'est pendant la guerre, quand l'internationale socialiste avait démissionné, que

son internationalisme se manifesta avec le plus d'ardeur et de courage. En dépit de tous les dangers, avec une ténacité et une foi admirables, elle ne cessa de faire appel à la solidarité internationale des peuples.

« *Allemagne, Allemagne au-dessus de tout, écrivait-elle en 1916. Vive la démocratie ! Vive le tsar et l'esclavagisme ! Des milliers de kilos de matières grasses et de café, à livrer immédiatement ! Les dividendes montent, et les prolétaires tombent. Et avec chacun d'eux, c'est un homme de l'avenir, un soldat de la révolution, un sauveur de la vraie civilisation, qui descend dans la tombe. La folie cessera, l'aventure sanglante prendra fin si les travailleurs en Allemagne et en France, en Angleterre et en Russie sortant de leur inconscience, se tendent fraternellement la main, et au chœur barbare des hyènes impérialistes opposent le cri puissant de ralliement des travailleurs : Proletaires de tous les pays unissez-vous.* »

A cette parole de Marx Rosa est restée fidèle de toute sa vie.

ROSA LUXEMBOURG ET LÉNINE

LA révolution russe de 1905 avait été prévue par les marxistes russes. Elle était en marche depuis 1902. Rosa Luxemburg avait suivi avec passion tous les événements qui rendaient inévitable le soulèvement de la classe ouvrière. Elle avait pris parti dans les controverses entre Mencheviks et Bolcheviks ; sur certains points importants elle était en désaccord avec Lénine.

Pour les Mencheviks, le gouvernement révolutionnaire après la chute du tsarisme ne pouvait être qu'un gouvernement bourgeois. Et ils s'en référaient pour justifier leur point de vue, à la résolution du congrès d'Amsterdam de 1904 qui condamnait le ministérialisme, l'exercice du pouvoir par les socialistes dans un état bourgeois. Lénine critiquait âprement la thèse mencheviste qu'il considérait comme utopique et réactionnaire. Et Rosa Luxemburg était d'accord avec lui. Mais ce qui séparait ces deux grands militants, c'étaient, examinés dans le cadre de la Russie de l'époque, le problème de la dictature et celui de l'action de la classe ouvrière au pouvoir. Lénine était pour une dictature révolutionnaire démocratique du prolétariat et des paysans. Rosa Luxemburg était pour la dictature révolutionnaire démocratique du prolétariat, appuyée sur la paysannerie.

Quelle était sa thèse ? La social-démocratie russe devait rechercher l'alliance des paysans, appuyer sur eux son action, afin de renverser l'absolutisme. Mais seule, elle devait occuper le pouvoir, armer immédiatement les masses populaires révolutionnaires, instituer les milices ouvrières et prendre le plus rapidement possible des initiatives pour la transformation politique et économique de la société. Ensuite, orga-

niser l'élection de la Constituante sur la base du suffrage universel. Pendant que le parlement préparait la constitution, le gouvernement révolutionnaire devait continuer à exercer la dictature, les masses devaient rester armées afin de barrer la route à la révolution. Sans aucun doute, le moment arriverait où la classe ouvrière prendrait des mesures qui briseraient les cadres de l'ordre social bourgeois. Le gouvernement entrerait alors en conflit avec les « possibilités » sociales. Les autres forces sociales se dresseraient contre sa politique, et finalement, la contre-évolution l'emporterait.

Mais vouloir éviter ce destin, c'était pour Rosa Luxembourg, renoncer à l'avance à une politique révolutionnaire. Elle savait que les conditions économiques et sociales où se trouvait la Russie en 1905 ne permettaient pas à la classe ouvrière de conserver longtemps le pouvoir politique. Mais, d'autre part, elle était convaincue que *la chute de l'absolutisme n'était possible que par la victoire politique du prolétariat*, qui se servirait ensuite du pouvoir pour essayer de réaliser ses objectifs de classe.

Pour Lénine, au contraire, l'action de la classe ouvrière au pouvoir après une révolution dont le but était la chute du despotisme, devait se limiter à l'obtention des réformes démocratiques possibles dans une société bourgeoise.

Un autre problème, quand l'imminence de la révolution russe le mit à l'ordre du jour, avait déjà opposé la grande révolutionnaire à Lénine : c'était « le problème de l'organisation de la social-démocratie russe ».

Pour Lénine, la social-démocratie — parti à l'avant-garde du prolétariat — devait être fortement centralisée et hiérarchisée, avec des comités, des cellules, des « noyaux » chargés tous d'une mission révolutionnaire spéciale, et, à sa tête, un comité directeur doté de tous les pouvoirs politiques, et responsable seulement devant un congrès annuel.

Rosa Luxembourg reconnaissait avec Lénine que le parti révolutionnaire était l'organisation d'avant-garde de la classe ouvrière, qu'il devait être centralisé et discipliné. Mais elle repoussait catégoriquement un centralisme autoritaire incompatible avec un mouvement démocratique, et dans lequel elle voyait un obstacle et un danger au développement même de la lutte de classes. Elle revendiquait le contrôle permanent de la tête du parti par la base, la liberté totale d'examen objectif et de critique à l'intérieur du parti. Pourvu que cette critique demeurât dans le cadre des principes généraux du marxisme, elle la considérait comme une nécessité vitale, le moyen le plus efficace de lutte contre l'opportunisme et le sectarisme, le remède contre les erreurs, les insuffisances, les déviations toujours possibles.

Chaque forme de lutte — et Rosa Luxembourg s'appuyait sur l'expérience de la Russie — n'était pas inventée par l'état-major du parti, mais naissait de l'initiative des masses. Elle reprochait à Lénine son dogmatisme dans les idées politiques et l'argumentation, une certaine tendance à ignorer le mouvement vivant des masses, à imposer à celles-ci une tactique fixée à l'avance.

Elle, au contraire, comptait sur la pression des masses pour orienter, corriger au besoin la tactique de la direction du parti. Elle était liée beaucoup plus que Lénine au processus historique dont elle faisait, en définitive, découler la décision politique. Pour elle, l'élément déterminant était la masse. Pour Lénine, c'était le parti.

Après la scission de la social-démocratie russe (à la suite du congrès de 1904), Lénine publia un livre : « Un pas en avant, deux pas en arrière », où il traitait, entre autres, de l'organisation du parti et affirmait défendre le principe de l'organisation révolutionnaire de la social-démocratie contre le principe de l'organisation opportuniste des Mencheviks. Rosa Luxembourg lui répondit dans un article publié dans « l'Iskra » et la « Neue zeit », en juillet 1904, et intitulé « Questions d'organisation dans la social-démocratie russe » (1). Elle y défendait vigoureusement la principe du centralisme démocratique, et insistait sur la nécessité pour le mouvement social-démocrate de tenir compte à tous moments de l'action autonome de la masse. Elle voyait dans les conceptions organiques de Lénine, une survivance du blanquisme. Et ce qui différencie le blanquisme de la social-démocratie, écrivait-elle, *c'est que le blanquisme n'est pas et ne peut pas être une organisation des masses*. Il est, au contraire, fermé hermétiquement aux masses populaires. Les membres de l'organisation sont des instruments dociles d'un comité central auquel ils obéissent aveuglément. L'activité conspiratrice des blanquistes et la vie quotidienne des masses populaires ne sont pas liées. « *Les conditions de l'action socialiste sont fondamentalement différentes. Cette action émane historiquement de la lutte des classes. Organisation, intelligence de l'action, action elle-même ne sont que les aspects différents d'un même processus. Il n'y a pas, indépendamment des principes généraux de la lutte, de tactique fixée une fois pour toutes et imposée par un comité central. L'organisation social-démocrate n'est pas basée sur l'obéissance aveugle, sur la soumission mécanique des militants du parti à un pouvoir central omnipotent. Le centralisme social-démocrate est donc essentiellement différent du blanquisme. Il n'est pas autre chose que la conjonction étroite de la volonté de l'avant-garde consciente et militante de la classe ouvrière et de celle de la masse non-organisée* ».

(1) Publié dans « Marxisme contre dictature », Cahiers de Spartacus.

On retrouve là la conception que Rosa Luxembourgeois affirma tant de fois sur la nécessité, dans l'intérêt du développement de la lutte de classes, d'élever le niveau de conscience des masses en les associant aux préoccupations, aux initiatives et aux perspectives de la social-démocratie.

COMBATS ET PRISON EN POLOGNE

FIN décembre 1905, elle passa la frontière avec de faux passeports pour se rendre en Pologne et y participer au mouvement révolutionnaire. Elle rejoignit Léo Jogischès, qui dirigeait le parti social-démocrate polonais. Le 4 mars 1906, elle fut arrêtée, enfermée à la prison de police de Varsovie dans une cellule sans air, sans hygiène. Elle était malade et son état s'aggrava. Mais c'est quand son corps était le plus faible, quand ses forces physiques menaçaient de la lâcher totalement, que son courage moral atteignait le point culminant. Les lettres qu'elle écrivit à cette époque à Sonia Liebknecht étaient remplies d'anecdotes amusantes, empreintes de gaieté et d'optimisme. Un certificat d'une commission médicale la fit libérer. Elle se rendit alors en Russie et après y avoir séjourné quelques mois au cours desquels elle écrivit la brochure : « Grève générale, parti et syndicats » (1), elle retourna en Allemagne. Elle participa en 1907 au congrès international de Stuttgart où le problème de la guerre impérialiste était à l'ordre du jour. On sait qu'à la suite de la révolution russe de 1905, les puissances européennes étaient divisées en deux camps hostiles, et après le conflit du Maroc en 1906, le danger d'une guerre européenne semblait tellement menaçant que l'Internationale socialiste jugea indispensable de se convoquer en congrès international.

Rosa Luxembourgeois y combattit vigoureusement la thèse des délégués français et anglais, qui réclamaient que la grève générale et la grève militaire fussent proclamées en cas de guerre. Cette décision lui apparaissait comme inexécutable. Les partis socialistes devaient déterminer une politique de guerre qui exprimât la volonté révolutionnaire de la classe ouvrière et correspondit à sa force réelle. Avec Lénine et Martov, elle défendit et fit adopter un texte connu sous le nom de motion de Stuttgart qui fait « un devoir aux travailleurs et à leurs représentants au parlement, dans le cas où tous les moyens mis en œuvre n'auraient pas réussi à empêcher le conflit armé, d'utiliser la crise économique et politique engendrée par la guerre pour soulever les masses populaires en vue d'un renversement de la domination de la classe capitaliste ». Rosa eut à d'autres reprises l'occasion de déve-

(1) Publiée aux Cahiers de Spartacus.

opper sa politique de guerre, notamment en 1913 dans la « Correspondance social-démocrate » et en février 1914 devant un tribunal qui la condamna à un an de prison pour propagande anti-militariste.

LA LUTTE CONTRE LA GUERRE

LA social-démocratie avait organisé une école socialiste que fréquentaient des ouvriers, des secrétaires de parti, des ménagères, des syndicalistes, des intellectuels. Rosa fut l'un des meilleurs professeurs. Dès le premier contact, elle conquérait ses élèves. Sa science, la puissance de son esprit, toute sa personnalité dominaient son auditoire. Elle créait comme une atmosphère chargée d'électricité, qui éveillait toutes les possibilités des cerveaux.

Elle rassembla ses cours en deux ouvrages : « Introduction à l'économie politique » et « L'accumulation du capital » qui contient une analyse remarquable des forces motrices de l'impérialisme. L'époque de l'impérialisme est le début de la révolution sociale, et à la coalition du capitalisme mondial doit correspondre l'unité de front prolétarien. La capitulation de la social-démocratie allemande, son passage dans le camp impérialiste, l'effondrement de l'Internationale, l'écrasement d'une civilisation, l'affectèrent profondément. Mais cette âme d'élite ne connaissait pas le découragement. Le 4 août, le jour où la social-démocratie votait les crédits de guerre, elle réunissait chez elle quelques camarades dont Franz Mehring, Clara Zetkin et Karl Liebknecht : c'était la naissance du mouvement spartakiste. De tous côtés, ensuite, dans la Saxe, le Wurtemberg, la Rhur, des femmes et des jeunes se groupèrent clandestinement pour lutter contre la guerre. Rosa Luxembourgeois considérait comme un devoir immédiat et impérieux d'organiser la résistance contre la politique de guerre de la social-démocratie. La censure militaire, celle du parti lui rendirent la tâche difficile. Mais aucune difficulté ne la rebuta. En 1916, elle publia l'*Internationale* dont elle assumait la direction avec Mehring et où collaborèrent Paul Lange, Ströbel, Clara Zetkin, Thalheimer. Après la publication du premier numéro, elle fut interdite, et avec Mehring et Clara Zetkin Rosa fut inculpée du crime de haute trahison.

Mais depuis le 19 février, Rosa était en prison. Elle avait été arrêtée au moment où elle se préparait à partir pour la Hollande où devait avoir lieu une conférence internationale des femmes. Elle était enfermée à la prison des femmes de Berlin, et elle y resta jusqu'à la fin janvier 1916. Les ouvrières de Berlin, quand elle fut libérée, lui firent une réception chaleureuse. Inlassablement, elle continua son action contre la guerre. Tout d'abord, elle songea à faire imprimer le manuscrit sur « La crise de la social-démocratie » qu'elle avait écrit en prison. C'est la fameuse brochure appelée « Junius brochure » diri-

gée contre la politique de guerre de la social-démocratie et qui exalte l'internationalisme prolétarien contre l'impérialisme sanglant des grandes puissances.

En province, les ouvriers commençaient à être gagnés à l'idée de la lutte contre l'impérialisme allemand. Ils envoyaient des délégations ; des principales régions industrielles parvenaient des messages de sympathie. Le 1^{er} mai 1916, le groupe Spartakus appela la classe ouvrière de Berlin à manifester sur la place de Postdam. Ce fut un gros succès. Rosa Luxembourg et Liebknecht étaient au milieu des manifestants, salués par des cris enthousiastes. « A bas la guerre ! A bas le gouvernement ! » cria Liebknecht, revêtu de l'uniforme militaire. Il fut arrêté aussitôt. Mais le mouvement contre la guerre était en marche. Après son arrestation, le groupe Spartakus déploya, sous l'impulsion de Rosa, une activité considérable : des tracts inondèrent l'Allemagne qui exaltaient le geste courageux du député-soldat Liebknecht.

Le 28 juin 1916, celui-ci fut condamné à un an et demi de prison. Le jour du procès, 55.000 métallurgistes d'une fabrique de munitions à Berlin firent grève. A Stuttgart, dans le Brenner, de puissantes manifestations eurent lieu. L'influence de Spartakus sur les masses ouvrières ne cessait de grandir.

Le 19 juillet 1916, Rosa Luxembourg fut à nouveau arrêtée. Mehring âgé de 70 ans le fut également. Léo Jogischès prit la tête du mouvement à la disposition duquel il mit son expérience, son énergie, son désintéressement. Les « lettres de Spartakus » paraissaient régulièrement. Rosa était sa plus fidèle collaboratrice.

Elle était à la prison de femmes à Berlin. Elle n'y resta que deux mois. Fin septembre, elle fut enfermée dans une salle de police, salle remplie de punaises, sans air et obscure, pendant cinq ou six heures de la journée. Elle ne pouvait y dormir même la nuit où des pas retentissaient dans le corridor, des clefs grinçaient, des portes s'ouvraient pour laisser entrer d'autres détenus. Fin octobre 1916, elle fut transférée à la prison de Wronke, dans un coin perdu de Pologne. Elle pouvait se promener dans la cour de la prison où des fleurs et des oiseaux égayaient sa solitude. En juillet 1917, elle fut transférée à Breslau ; elle n'avait pas le droit de sortir de sa cellule : c'est la révolution de 1918 qui l'en tira.

Elle demeura là dans une solitude de tombeau. La misère croissante des masses, la mort des enfants sous-alimentés, la démission du socialisme dans le monde, la destruction de la culture la déchiraient. Mais la volonté et le courage n'abandonnèrent jamais son corps épuisé. A Mathilde Wurm, à Sonia Liebknecht, à Louise Kautsky, à Clara Zetkin, elle écrivait des lettres qui sont des recueils magnifiques de souvenirs

personnels et d'événements vécus, des témoignages impressionnants de sa foi inébranlable et de son inaltérable sérénité. Elle lisait les classiques et les modernes français, anglais, russes et allemands. Elle travaillait à son ouvrage « l'Economie nationale », à l'histoire de la Pologne ; elle suivait avec passion le cours des événements dans le monde et dans le mouvement ouvrier international. Ses articles étaient prêts à chaque départ du courrier. Ils passaient tous en contrebande. C'est dans un de ces articles destinés aux « Lettres de Spartakus », qu'elle écrivait : « *Voici le dilemme qui se pose : ou les gouvernements bourgeois dicteront la paix. C'est-à-dire que la bourgeoisie restera la classe dominante. Et ce sera à nouveau la course aux armements, de nouvelles guerres, la barbarie. Ou des soulèvements révolutionnaires conduiront la classe ouvrière à la conquête du pouvoir politique. Et ce sera une paix véritable entre les peuples.*

En d'autres termes, ou l'impérialisme, c'est-à-dire la décadence de la société. Ou la lutte pour le socialisme, c'est-à-dire le moyen unique de salut. Il n'y a pas d'autre alternative... »

La révolution russe était devenue le centre de ses préoccupations. Elle en analysait avec une pénétration, une lucidité remarquable tous les événements dans les « Lettres de Spartakus ». Avant les journées révolutionnaires et décisives d'octobre, elle avait prévu que la dictature du prolétariat était inévitable. « *Ou la contre-révolution, ou la dictature du prolétariat. Ou Kalédine ou Lénine* » avait-elle écrit.

Certes, elle reprochait à Lénine et à Trotsky d'opposer la dictature à la démocratie. Car, pour elle, « *la dictature consiste dans la manière d'appliquer la démocratie, non dans son abolition, dans des mainmises énergiques et résolues sur les droits acquis et les conditions économiques de la société bourgeoise, sans lesquelles la transformation socialiste ne peut se réaliser. Mais cette dictature doit être l'œuvre de la classe ouvrière et non pas d'une petite minorité commandant en son nom. Autrement dit, elle doit provenir au fur et à mesure, de la participation active des masses, rester sous leur influence immédiate, être soumise au contrôle du peuple tout entier, être un produit de l'éducation politique croissante des masses populaires.* »

Néanmoins, elle proclamait que « *les Lénine et les Trotsky ont été les premiers qui aient devancé le prolétariat mondial par leur exemple, ils sont jusqu'ici les seuls qui puissent s'écrier avec Ulrich de Hutten : « J'ai osé cela. » En ce sens, il leur reste le mérite impérissable dans l'Histoire, d'avoir pris la tête du prolétariat international en conquérant le pouvoir politique et en posant dans la pratique le problème de la réalisation du socialisme.* »

Elle était déçue que le grand exemple de cette révolution n'eût pas appelé le prolétariat international sur le champ de bataille de la

lutte de classes. Et elle redoutait pour l'avenir de la révolution russe les dangers extérieurs et intérieurs nés de l'isolement auquel l'inertie de la classe ouvrière internationale condamnait la Russie.

LA RÉVOLUTION ALLEMANDE

CEPENDANT la révolution grondait en Allemagne. Le 1^{er} octobre 1918 Hindenbourg et Ludendorff demandaient à l'Entente une paix immédiate. Le groupe Spartakus convoqua sur-le-champ une conférence nationale. L'agitation parmi les soldats se développait, des conseils de soldats et d'ouvriers se constituaient partout. L'agonie de la monarchie commençait. Un gouvernement parlementaire fut constitué : Scheidemann en fit partie. La démocratisation de toute la vie politique fut annoncée, la liberté de réunion fut proclamée. Le 28 octobre, une amnistie fut accordée à tous les prisonniers politiques. Karl Liebknecht fut libéré. Rosa Luxembourg, qui avait été incarcérée sans avoir subi de condamnation resta trois semaines encore en prison. Le 9 novembre, elle était libre, le 10, elle était à Berlin où ses amis de Spartakus la reçurent avec le plus grand enthousiasme.

Elle était vieillie, ses beaux cheveux noirs étaient devenus blancs. Mais ses yeux — ses yeux bruns splendides — continuaient à refléter l'énergie et l'ardeur qui brûlaient en elle. Dans les mois qui suivirent, elle ne connut pas le repos.

Le 10 novembre, les conseils d'ouvriers et de soldats portèrent Ebert à la tête du gouvernement de la révolution. Le 18 novembre, paraissait le premier n° de la *Rote Fahne* dont Rosa prit la direction, et où elle fit preuve d'un sens aigu des réalités, d'une clairvoyance remarquable, d'une lucidité que justifia le développement ultérieur des événements révolutionnaires.

Elle traça dès le premier numéro tout le programme de la révolution dont voici quelques points essentiels :

« Confiscation immédiate des biens de l'ancienne dynastie et des grosses propriétés foncières.

« Formation d'une garde rouge révolutionnaire pour la protection permanente de la révolution, et formation de milices ouvrières.

« Organisation immédiate des ouvriers agricoles et des petits cultivateurs, qui forment une couche sociale que peut utiliser la contre-révolution.

« Réélection des conseils d'ouvriers et de soldats afin de substituer à l'impulsion et l'enthousiasme qui les avaient fait naître la conscience claire du but à atteindre et des tâches à accomplir.

« Indépendance des organes de la police d'Etat vis-à-vis de l'Intérieur, de la Justice et de l'Armée.

« Convocation du parlement des ouvriers et des soldats pour éri-

ger le prolétariat de toute l'Allemagne en classe dominante, seule capable de défendre et d'impulser la révolution.

« Convocation dans le plus bref délai d'un congrès ouvrier mondial pour faire ressortir le caractère socialiste et international de la révolution allemande, car c'est dans l'internationale, dans la révolution mondiale du prolétariat que réside l'avenir de cette révolution. »

En même temps elle dénonçait l'attitude pusillanime du gouvernement Ebert, son respect de la propriété capitaliste, le maintien du vieil appareil d'Etat bourgeois, l'escamotage des buts socialistes de la révolution. Tout en spécifiant qu'il ne s'agissait nullement de copier servilement les méthodes de la révolution russe, — car les conditions sociales et économiques de l'Allemagne n'étaient pas les mêmes qu'en Russie, — elle précisait à nouveau ce qu'elle avait déjà écrit dans les « Lettres de Spartakus », à savoir : que la guerre mondiale plaçait la société devant cette alternative : « ou la continuation du capitalisme, c'est-à-dire de nouvelles guerres et la chute de la civilisation dans le chaos et l'anarchie, ou la suppression du capitalisme. Mais le socialisme ne peut être réalisé que par l'action des masses laborieuses. »

La contre-révolution s'organisait et se préparait à l'attaque. A Hambourg, en Rhénanie, des complots contre-révolutionnaires étaient découverts. A Berlin, le comité directeur des conseils d'ouvriers et des soldats, ainsi que la rédaction de la « Rote Fahne » étaient arrêtés ; des soldats de Spartakus étaient tués dans la rue ; le 7 décembre, Karl Liebknecht était arrêté. La chasse aux chefs spartakistes était organisée. La maison où habitait Rosa Luxembourg était cernée par la police. Chaque jour, elle changeait d'hôtel ; pendant des nuits, elle ne put dormir. Mais son énergie était telle qu'elle tenait malgré tout et que son extraordinaire lucidité ne faiblit pas une minute.

La révolution gagnait du terrain ; une vague de grèves déferla sur l'Allemagne, avec comme objectifs non plus seulement des augmentations de salaires, mais l'instauration du pouvoir ouvrier dans les usines et la socialisation de la production.

Rosa était optimiste. L'antagonisme entre la ligne politique de la vieille social-démocratie et la volonté des masses apparut d'une façon évidente au premier congrès des conseils d'ouvriers et de soldats, qui eut lieu à Berlin du 12 au 20 décembre. A cette occasion des centaines de milliers d'ouvriers manifestèrent dans les rues de Berlin. Ce fut la plus grande manifestation que la capitale du Reich eût jamais vue.

Le groupe Spartakus se proposait de conquérir l'aile gauche du mouvement ouvrier. Mais « pas de pulsch, disait Rosa Luxembourg, pas d'attaque prématurée, pas de lutte pour des buts qui n'auraient pas été compris et admis par la majorité de la classe ouvrière. »

Mais l'heure de la décision entre la révolution et la contre-révolution approchait. Spartakus convoqua un congrès national, d'où sortit le parti communiste. La première et la plus importante question à résoudre fut de fixer l'attitude du parti communiste devant les élections à l'assemblée nationale qui devaient avoir lieu le 19 janvier 1919. Rosa Luxembourg démontra la nécessité d'utiliser dans un but socialiste et révolutionnaire la tribune de l'Assemblée. Mais les adversaires de la participation l'emportèrent. Rosa Luxembourg prononça devant une assemblée empoignée par son talent, la force de volonté qui émanait de toute sa personne, un grand discours, le dernier... (1).

L'initiative du combat décisif appartient à la contre-révolution. Depuis le 27 décembre, sur l'ordre du gouvernement, des troupes étaient massées devant Berlin. Il fallait à tout prix écraser le mouvement Spartakus. Le 3 janvier, le président de police de Berlin, que l'on savait hostile au conflit entre la police et les ouvriers fut révoqué par le ministre de l'intérieur. La guerre civile devenait inévitable. *Désarmement de la contre-révolution, armement du prolétariat, unité d'action de tous les révolutionnaires, élections pour le renouvellement des conseils de soldats et d'ouvriers* : tels furent les mots d'ordre du mouvement défensif du prolétariat révolutionnaire, guidé par Rosa Luxembourg.

La contre-révolution triompha.... Le 11 janvier, Liebknecht et Rosa Luxembourg se réfugièrent dans une famille ouvrière, dans un quartier de Berlin. C'est là qu'elle écrivit son dernier article : « L'ordre règne à Berlin ». Le 15, ils étaient cachés au 53 de la rue Mannheim. C'est là qu'à neuf heures du soir, une troupe de soldats les arrêta. Ils furent conduits à l'hôtel Eden où des officiers monarchistes avaient organisé leur assassinat. Liebknecht fut transporté dans une auto au jardin zoologique où il fut assassiné. Ce fut ensuite le tour de Rosa Luxembourg que le lieutenant Vogel tua d'une balle dans la tête. Son cadavre fut jeté dans un canal.

Ainsi disparaissait brutalement « celle qui fut, dit Franz Mehring, le disciple le plus génial de Marx ». « Sa belle carrière était scellée par sa belle et grande mort » écrivit Louise Kautsky, qui fut son amie la plus chère.

Mais la révolution avait perdu le meilleur de ses combattants ; le socialisme international, le plus pur, le plus héroïque, le plus prestigieux de ses militants.

Berthe FOUCHÈRE.

LOUISE KAUTSKY

Les Lettres de Rosa

COMPARÉES aux lettres adressées de la prison à Sonia Liebknecht, qui font penser à une tendre peinture en clair-obscur, sur fond gris, ces lettres-ci apparaissent pleines de sang généreux, colorées ; elles complètent ainsi de la façon la plus heureuse l'effet produit sur le lecteur par les lettres à Sonia.

La symphonie de toute sa vie si riche résonne en ces feuillets ; tous les tons se font entendre, suivant son état d'esprit, son humeur, sa situation. Mais c'est toujours elle-même, sa personnalité toute entière — et dans le *fortissimo* puissant du travail recueilli, et dans le *pianissimo* du sentiment le plus touchant — dans l'*andante* comme dans l'*allegro*, et aussi lorsque, sereine et heureuse à l'égal d'un dieu, elle oublie ses soucis dans un joyeux *scherzo*.

C'est qu'elle savait, comme bien peu le savent, goûter à la joie de la vie, jouir de ses beautés, lui arracher sans cesse de nouveaux plaisirs. Qu'elle accomplit une œuvre personnelle ou qu'elle absorbât, en de graves études, les fruits des recherches d'autrui, tout pour elle était jouissance et bonheur. En juillet 1918, en dépit d'une détention interminable qui lui ruinait les nerfs, elle m'écrivait : « Nous finirons bien par nous en tirer et n'oublierons jamais de jouir avec reconnaissance du moindre beau et bon qui nous restera. »

C'est ce qui la distinguait avant toute chose et qui communiquait à son être un tel élan : dans le travail comme dans le plaisir, dans l'amour comme dans la haine, elle était toujours animée de la même ardeur. Une de ses maximes favorites n'était-elle pas : « Il faut être comme une chandelle qui brûle par les deux bouts ». Et cette ardeur qui rayonnait d'elle se communiquait à tout son entourage.

C'était une magicienne en l'art de gagner les gens, — au cas, bien entendu, où elle s'en souciait.

Les âmes les plus racornies de fonctionnaires prussiens, les plus grossiers des geôliers et des surveillants de prison se sentaient attirés vers elle et la traitaient avec plus de douceur que les autres détenus. Dans la prison de Wronke comme dans celle de Breslau, elle eut la chance de trouver parmi les surveillants, tant civils que militaires, des hommes qui, ayant su sentir un effluve émané de son esprit, lui témoignèrent le plus grand respect et se firent plaisir et honneur de pou-

(1) « La Commune de Berlin », Cahiers de Spartacus.

voir, de temps en temps, bavarder une heure avec elle. Elle continua longtemps à correspondre avec l'un de ces messieurs dont l'attitude chevaleresque avait adouci bien des duretés de sa longue détention.

Peu de temps après la mort de Rosa, j'allais à la prison de Moabit pour en faire sortir une jeune fille suspectée à tort d'avoir conspiré avec Rosa ; un des employés supérieurs de la maison, lorsque je me présentai à lui, m'adressa des paroles de condoléance, de chagrin même au sujet de Rosa, qu'il avait connue et hautement estimée.

Le secret de cet attrait magique exercé par elle se rapportait, avant tout, à l'art qu'elle possédait mieux que personne, de ressentir pour tous les êtres humains un intérêt essentiellement humain et de les traiter humainement. Elle avait le don si rare d'écouter avec une attention concentrée, et de même qu'elle prêtait l'oreille à toute plainte, son cœur s'ouvrait à la douleur de toute créature humaine. Son trésor d'amour pour l'humanité était inépuisable.

Pour une telle nature, l'amitié ne pouvait être un mot vide de sens, cela va sans dire. En dépit de la complexité de son être, ces vers candides de Simon Dach semblaient avoir été écrits pour elle :

L'homme n'a rien qui lui soit plus propre
Et rien ne lui sied si bien
Que de pouvoir se montrer fidèle
Et prouver son amitié.

Un doute sur son amitié la faisait souffrir, à moins qu'elle ne s'en moquât comme d'une absurdité, ce qui répondait mieux à sa nature ironique. Le lecteur trouvera dans ces lettres plus d'un passage qui y a trait ; ainsi, dans sa lettre du 20 janvier 1916, de la prison de Barnimstrasse : « ... Il n'y a pas pour moi de « bagatelles » lorsqu'il s'agit de toi ; tout me semble important et du plus haut intérêt. » Également, de Breslau, le 16 décembre 1917 : « Comment se fait-il, bêtas, que tu refuses toujours, de temps en temps, à douter de mon amitié ? Cela m'a surpris, parce que je sais notre affection si solide. »

Il existait cependant un domaine où il n'y avait pour elle ni amour de l'humanité, ni amour du prochain, ni amitié qui tint lorsqu'elle se voyait incomprise ou, surtout, déçue : c'était la politique. Car cette âme d'artiste était toute pénétrée de politique. La pensée politique ; l'action politique était le besoin de sa vie ; la politique était l'élément où elle se mouvait comme le poisson dans l'eau. Et si tolérante qu'elle fût envers ses parents, ses relations, ses amis personnels — de si bon cœur qu'elle rit et plaisantât de leurs faiblesses qu'épiait son œil perçant et mettait à nu sa langue acérée — chez ses amis politiques elle n'entendait pas la plaisanterie. Notamment dans les conflits entre camarades de parti, elle flagellait toute hésitation comme une pusillanimité, toute concession comme une faiblesse, toute velléité de concilia-

tion comme une lâcheté, toute tendance à pactiser comme une trahison. Sa nature passionnée la faisait toujours aller tout droit au but intégral. Elle avait horreur des concessions, fut-ce vis-à-vis de ses amis politiques les plus proches. Ferme et inflexible qu'elle était sur ce terrain là, elle exigeait la même attitude de ses amis politiques et de ses compagnons d'armes les plus intimes, lorsqu'elle ne réussissait pas à les gagner sans réserves à la cause qui était la sienne, elle ne reculait pas devant une rupture. « Qui n'est pas avec moi est contre moi » était sa devise en politique.

Ceux qui connaissent l'histoire du Parti depuis une quinzaine d'années, savent le changement survenu dans l'attitude de Rosa à l'égard de Karl Kautsky, — l'amitié personnelle la plus cordiale se muant peu à peu en la plus amère des inimitiés politiques.

En 1896, Rosa, absolument inconnue, ou à peu près, dans les milieux allemands, s'adresse pour la première fois à la rédaction de la *Neue Zeit*, naturellement personnifiée à ses yeux, par Karl Kautsky. Cette revue jouissait en ce moment-là d'une très grande considération et les meilleurs esprits du socialisme international tenaient à l'honneur d'y collaborer.

Rosa se soumet — non sans objections, néanmoins avec un certain respect — aux prescriptions de Kautsky pour la rédaction. Toutefois, dès ses débuts, il convient de noter chez cette jeune femme d'à peine vingt ans, la sûreté de l'attitude, ainsi que la maîtrise d'expression, l'argumentation tranchante, la profondeur de pensée, la richesse d'idées ; nouvelle Athéné, jaillie d'un seul coup de la tête de Jupiter, elle se dresse devant nous dans l'éclat de ses armes.

Malgré tout le respect qu'elle accorde au « cher maître », elle se sent toujours son égale et sait défendre son point de vue. La grande conscience de sa propre valeur apparaît d'une façon particulièrement frappante dans ces huit premières lettres, et c'est précisément pour mettre en lumière ce côté de sa personnalité que je me suis décidée, après une certaine hésitation et au risque d'effaroucher quelque lecteur étranger à la politique, à reproduire, au début de ce recueil, les lettres adressées à la rédaction, — place qui leur revient, d'ailleurs, selon l'ordre chronologique. Ce sentiment accru de sa valeur apparaît de façon encore plus accentuée, dans sa lettre à Kautsky, au lendemain du Congrès de Lubeck, en 1901.

Après environ trois années de correspondance, Rosa vint, en mars 1899, à Berlin et nos relations épistolaires firent bientôt place à de fréquentes entrevues personnelles. D'abord elle habita pendant quelque temps le quartier des étudiants, puis s'installa, dès l'automne 1899, à Friedenau, dans la rue même où nous habitons.

Bientôt il ne se passe pas de jour sans qu'on la voie chez nous. Au début, ses visites ne sont, certes, destinées qu'au camarade de parti,

au journaliste et théoricien Kautsky, avec lequel elle ne se lasse pas de discuter.

Quant à moi, habituée qu'elle était aux manières des étudiantes russes, je lui causai une déception cruelle, ainsi qu'elle me l'avoua en riant par la suite. « La femme de Karl Kautsky porte tablier !... » Quelle surprise, quelle épouvantable découverte ! Ce n'est qu'une de ces ménagères allemandes à l'esprit borné ! Ou bien, pour se servir de son vocabulaire de cette époque là, « une dinde... bête comme une vache ! »

Cependant, ce tablier ne nous sépara pas longtemps. Il suffit de quelques semaines à peine pour que Rosa se fût parfaitement familiarisée et avec le tablier et avec celle qui le portait, au point de déclarer : « Dans la maison des Kautsky tous mes besoins sont satisfaits. »

Avec le *paterfamilias* elle pratiquait la politique, avec moi tout ce qui embellit la vie, avec les trois gamins les espiègleries les plus folles, et avec notre brave génie familial, Zenzi, elle pratiquait, en bonne et vertueuse ménagère, l'art culinaire — sans dédaigner même, à l'occasion, le tablier.

Car la diversité de sa nature était aussi surprenante que sa souplesse intellectuelle, son esprit d'à-propos et sa faculté de s'adapter du premier coup d'œil à n'importe quelle personne, à n'importe quelle situation. A peine venait-elle de se plonger avec Kautsky dans les problèmes plus ardues, que telle une écolière lâchée, elle faisait la folle avec les enfants, ou disputait un prix de dessin à notre deuxième fils, — car elle était extraordinairement douée pour le dessin et la peinture, ainsi qu'en témoignent certaines de ses lettres, ou bien elle poussait une pointe vers la cuisine, et de l'air le plus grave, écoutait Zenzi lui exposer, avec son accent traînant de Souabe, quelque précepte de sagesse culinaire ; à ce propos, elle nous confiait timidement que les secrets de Lucullus ne lui étaient pas tout à fait étrangers et faisait miroiter devant nos yeux certain légendaire « rôti à la hussarde », qu'elle prétendait savoir cuisiner d'une façon incomparable.

On ne s'imaginait pas un Noël sans Rosa, et c'était un plaisir que de voir le zèle, l'entrain qu'elle mettait à jouer avec les enfants, surtout avec le plus jeune, Bendel, alors âgé de six ans. Les jouets quelle lui apportait témoignaient toujours d'un choix spirituel et judicieux ; c'étaient pour la plupart ces jolis petits objets animés, dûs à la fantaisie d'Arno Holz et vendus à des prix modiques place de Potsdam. Le petit âne qui branle la tête, le crocodile qui rampe faisaient, entre les mains de Rosa, leur entrée dans la maison Kautsky. Mais son plus grand succès et le plus durable fut une certaine petite voiture qui partait du haut d'une plate-forme et faisait, à une allure toujours plus vive, d'innombrables tours et détours avant d'amener ses voyageurs en bas de la descente. Rosa aurait passé des heures entières à jouer avec les ga-

mins, les joues brûlantes, en extase devant ces choses mirifiques. Elle ne s'en séparait qu'à contre-cœur, lorsque les enfants allaient se coucher. Après quoi, elle passait encore un bon moment à bavarder et à discuter avec Kautsky, jusqu'au moment où il se retirait, lui aussi. C'est alors que mon heure venait. Je la reconduisais chez elle et le chemin que nous faisons en nous accompagnant tour à tour, d'une porte à l'autre, durait un temps incalculable. Fatiguée de la vie de pension de famille, Rosa avait loué un petit appartement dans la Kranachstrasse, à Neu-Friedenau, à une dizaine de minutes de chez nous. Pour nous deux, ces minutes devenaient des heures, et nous n'en finissions pas de bavarder. Il était aussi dans les habitudes de Rosa d'oublier toujours son *Dricker* — nom qu'elle donnait à toutes les clefs — et il nous fallait presque chaque soir poser devant sa porte en attendant qu'un gardien vint lui ouvrir, — ce qui était toujours l'occasion de la plus folle hilarité. Elle aimait également donner libre cours à son penchant révolutionnaire en se mettant à chanter dans le silence de minuit, ce qui nous valait souvent les sévères réprimandes de la Sainte-Hermandad de Friedenau qui manquait totalement de sens artistique et ne savait apprécier ni l'air de *Figaro*, ni les *lieder* de Hugo Wolf, ni la *Marseillaise*, ni l'*Internationale*. Surtout il nous arrivait souvent d'avoir maille à partir avec un gros inspecteur de police du nom de Mayer, que les irrévérencieuses jeunesses de notre quartier, à la grande joie de Rosa avaient surnommé « l'Œil (sur le bouillon gras) de la Loi », et dont elle trouvait un plaisir sans égal à se payer la tête.

Elle évoque dans deux de ses lettres le souvenir de ces réjouissances nocturnes. Son exubérance à ce propos n'avait pas de bornes et elle paraissait ivre d'une joie pétulante vraiment contagieuse. En ces moments-là, je pressentais d'instinct ce que je devais comprendre plus tard : c'était une nature d'artiste qui puisait à une source intarissable. C'était alors, pour se servir de ses propres termes, « comme si nous avions bu du champagne et que la vie nous picotât au bout des doigts. »

Ainsi notre amitié se resserrait de plus en plus ; pour nous tous — et nos garçons n'étaient pas les derniers — elle était devenue l'amie dont on ne pouvait se passer, qui devait avoir sa part de tout ce qui concernait notre maison, de sa bonne et sa mauvaise fortune. Elle ne manquait aucune de nos soirées dominicales qui réunissaient régulièrement le cercle de nos amis intimes ; avec une gravité moqueuse, elle s'était surnommée le « supplément du dimanche de la *Neue Zeit* ».

Simple et sans façons, elle se joignait à nous lorsqu'il nous arrivait, fréquemment, d'aller souper chez Bébel ; elle n'était nullement embarrassée, le cas échéant, de s'y rendre en robe d'intérieur, alors même qu'elle s'attendait à y trouver une nombreuse société. Pendant plusieurs années, elle avait marqué une préférence pour une espèce de

robe de chambre en velours vert-olive que je lui avais donnée le jour de son anniversaire et dont elle ne voulait pas se séparer ; aussi décidai-je par la suite de lui offrir la même étoffe à toutes les occasions solennelles.

Elle était très amicalement liée avec Bébel, qu'elle aimait beaucoup taquiner. Ainsi, au Congrès de Lubeck, où elle déploya une pétulance, un tempérament extraordinaire, elle lui glissa un matin dans ses chaussures, à la porte de sa chambre d'hôtel, un billet anonyme avec ces mots : « Augusse, j't'aime. » Lui aussi l'aimait et goûtait beaucoup la fraîcheur de son humour et son esprit d'à-propos. Lorsqu'il lui arrivait d'aller trop loin, de se montrer par trop agressive et mordante envers les notables avérés du Parti et que des camarades plus âgés ne savaient assez s'indigner de son audace, Bébel disait avec un sourire affable : « Laissez-la donc tranquille, la Rosa, nous n'avons que trop besoin d'un pareil brochet dans notre carpière. »

Lorsque mon mari et moi partimes, en printemps 1900, pour Paris, où Kautsky devait revoir les papiers de Marx restés chez les Lafargue, Rosa fut la mère de famille auprès de nos gamins et surveilla leurs études. A en croire les deux parties, il y aurait eu des moments où ça « chauffait », et les deux « bleus », Félix et Karl, auraient réussi à mettre en fuite l'intrépide lutteuse — rare triomphe !

Je tiens à noter ici un charmant épisode, car il me révéla un trait humainement exquis de sa nature : à cette époque-là, Rosa était intimement liée avec un écrivain éminent du Parti, alors rédacteur en chef de la *Leipziger Volkszeitung*, le très spirituel Bruno Schoenlank, père du poète. Un jour, à notre grand étonnement, elle nous invita à souper avec lui dans l'appartement qu'elle occupait alors dans la Wielandstrasse, à Friedenau, chez une certaine Madame Klara Neufeld, très brave personne pour laquelle nous avons beaucoup d'estime. L'invitation avait été faite sur un ton à ce point solennel que je mis, en l'honneur de Rosa, mes plus beaux atours, malgré la mère de Karl, qui déclarait : « Ah ! qu'as-tu besoin de faire tant d'histoires pour la Rosa ! » Cependant mon intuition ne m'avait pas trompée. Lorsque Rosa nous eut ouvert la porte et, m'épluchant d'un rapide coup d'œil, eut constaté que j'étais en grande toilette, elle me sauta au cou et dit avec une expression de gratitude émue : « Je vous remercie de m'avoir prise au sérieux. »

La soirée fut harmonieuse et pleine d'entrain. Rosa fut une petite hôtesse exquise et remplit fort gravement ses devoirs d'hospitalité en dominant la conversation par ses saillies spirituelles.

Peu à peu elle introduisit dans le cercle de nos intimes tous les amis qu'elle avait alors à Berlin : Adolf Warszawsky, Julian Marszlewsky étaient devenus des habitués de notre maison et, lorsque survenait, tel

un météore, Léo Tyszko (Jogisches), nous avions toujours l'occasion de saluer chez nous le farouche conspirateur.

Il y avait entre lui et Rosa des relations d'une nature toute particulière, mais je n'ai jamais osé lui en parler. Et rien, peut-être, n'a mieux cimenté notre amitié que ce fait de ne l'avoir jamais interrogée, de l'avoir laissée faire, sans essayer de surveiller ses faits et ses gestes ou ses sentiments. Car malgré sa gaité, sa sociabilité, son apparente franchise, c'était, au fond, une nature renfermée ; elle aimait vivre sa vie entièrement à son gré, ne pas être obsédée par une curiosité indiscreète. Elle se plaisait à s'entourer d'un épais voile de mystère, qui la protégeât contre l'œil des espions il lui fallait toujours un certain romantisme de conspirateur ; sinon la vie lui paraissait insipide et par trop « petit-bourgeoise ». Autant elle avait le désir, et même l'exigence de connaître toutes les sensations, tous les événements de la vie de ses amis — vis-à-vis desquels elle observait, d'ailleurs, le silence le plus discret — autant elle était incapable de s'ouvrir sans réserves. Je me rappelle certains moments où je la savais tourmentée par quelque grave conflit moral ou sentimental. Alors, elle pouvait rester longtemps assise auprès de moi, la main dans la main, s'efforçant, de toute évidence, à trouver des mots pour me conter sa peine. Le plus souvent il en sortait quelques gémissements, quelques phrases décousues ; cela n'allait pas plus loin. Puis elle me disait en haussant les épaules d'un air découragé : « Je ne peux pas... », ensuite posait sa tête sur mon épaule et gardait le silence. En de tels moments elle n'avait besoin que d'entente tacite, de tendre sympathie. Une cordiale poignée de main, une légère caresse suffisaient à lui rendre sa gaieté et son équilibre habituels.

Louise Kautsky.

Lettres de Rosa Luxembourg à Louise Kautsky

XXVI

(Sans date, Zwickau, mi-septembre 1904.)

PEUX-TU t'imaginer, chérie, ce qu'on éprouve lorsqu'on reçoit des lettres comme ton avant-dernière et que l'on ne peut se mettre aussitôt à y répondre ? Ceci est, en vérité, une cruelle aggravation de la peine. Mais aussi, combien je te suis reconnaissante lorsque m'arrive un rayon de souvenir aussi riant ! J'ai bien reçu l'enfant radieuse (1) que tu m'as envoyée et je ne peux me rassasier de la contempler. C'est une admirable figure ; l'ovale surtout me rappelle Mona Lisa Giocconda.

Brême me fait une impression splendide, même dans la reproduction tronquée de la feuille à Mosse (*Berliner Tageblatt*), à laquelle je suis réduite. A propos de l'histoire de Max, (2), je me suis dit avec un sourire mélancolique que la Némésis, ici comme ailleurs, frappe non pas le plus coupable ni le plus dangereux, mais le plus maladroit. Que fait-il maintenant ? Je crois qu'il doit dire, malgré tout : Vous me conservez, je vous reste ». Quoi qu'il en soit, autant que je peux en juger, l'état d'esprit général est excellent. Certes, vues de loin, bien des choses ont un aspect tout autre. Je suis fort curieuse de savoir l'impression que Karl en aura rapportée ; tu le sauras, écris-le moi bientôt. Tu sais bien, le moindre détail est pour moi important. — Je me suis étonnée que tu ne sois pas allée à Brême, mais cela m'a rempli en même temps d'une joie secrète. Oui, « on » est vil à ce point : pense donc, parce que je ne pouvais pas y être, cela m'a fait plaisir de te savoir restée à Friedenau, comme si tu étais ainsi *plus près* de moi et que je ne fusse pas si seule ! Quel enfantillage. Que fait Granny ? Est-elle déjà installée chez elle ? Salue-la cordialement. Cruelle, pourquoi n'envoies-tu pas le porirait « d'hiver » ? Je soupçonne Granny. As-tu expliqué à Troelstra et à Madame Sjoukje que je ne puis malheureusement répondre à leur admirable lettre ? A part cela, pas encore un mot de la Hollande ! « Ange plein de pressentiments »

(1) La fille du socialiste hollandais Troelstra.

(2) Max Schippel avait été blâmé au Congrès de Brême par une résolution signée Hebel et votée par 254 voix contre 44 et 1 abstention.

que je suis, j'ai emporté, pour le lire aux heures de loisir, ton « Schiller, (1), volumes 7-9 : *L'Histoire du Soulèvement des Pays-Bas* ; je serais presque tentée de m'écrier avec Marguerite de Parme : « Et dire que j'ai dépensé tant d'ardente affection pour ce peuple déloyal ! » Sois donc mon fidèle duc d'Albe, tombe, le poing ganté de fer, dans ce pays apostat, et rappelle-le à ses devoirs, à ses serments. Mais non : laisse plutôt mûrir le crime et lorsque, en janvier ou février, nous irons toutes deux à Amsterdam, les Pays-Bas seront subjugués pour la seconde fois. Pas de quartier !

As-tu lu dans le *Tageblatt* l'article de Léop. Schmidt sur l'opéra ? J'ai été très contente. Que dit maintenant Monsieur Hans, qui était si ravi de son Hülsen ? N'ai-je pas senti de loin, d'après le programme de la saison, que de cet opéra, avant comme après, il ne sortirait rien ? Tu l'étonneras peut-être que je pense à la musique dans ma réclusion. Je pense, en général, à *tout*, et en premier lieu à tout ce qui donne la joie. Sais-tu à quel « tableau d'avenir » je me délasse le mieux ? C'est lorsque je me représente la noce que nous ferons à Amsterdam. Ce sera, certes, une admirable *escapade* (2). Il faut aussi que la bande de là-bas nous invite à l'opéra ; cela fera partie de la contribution de guerre lors de la future nouvelle conquête du pays. — J'ai trouvé avant-hier dans la cour qui me sert de jardin pour la promenade, une bête à bon Dieu gelée, postscriptum tardif à l'été révolu. Je l'ai portée naturellement au poste de secours le plus proche — à la fenêtre chaude de la cuisine — mais je ne sais rien de ses destinées ultérieures. Hier j'ai trouvé aussi, dans la même cour, une petite plume, gris de perle, minuscule et douce à toucher, que ma médiocrité en ornithologie me fait attribuer à un jeune pigeon. Petit-Bendel pourrait certainement mieux dire qui a pour moi laissé tomber dans ma cour cette carte de visite anonyme. Je voulais lui envoyer la petite plume dans cette lettre, à titre de *document humain* (3) de notre époque inhumaine ; après ma promenade, je l'ai soigneusement rapportée dans ma cellule, et voilà, je l'y ai perdue ! Bendel s'étonnera probablement qu'on puisse « perdre » quelque chose dans une cellule qui mesure sept de mes pas à moi sur quatre. Ah ! mon petit Bendel, dans une cellule aussi petite, on peut même perdre un grand objet ; c'est ce qui, par exemple, m'est arrivé une fois pour ma patience. C'était une journée morne et pluvieuse où je tournais en vain dans ma cellule, cherchant à retrouver l'échappée. Mais il me vint précisément une lettre lumineuse de Friedenau, et tout de suite je la retrouvai — la coquine était là, tout près, sous la table, elle boudait.

(1) Rosa avait une étonnante prévention contre Schiller. Mais peu à peu elle était devenue une fervente admiratrice du poète.

(2) (3) En français dans le texte.

Je vous embrasse tous de cœur. Mes meilleures amitiés à Francisus et au pauvre Paul.

Ta Rosina, Rosetta, comme tu voudras.

Chérie, peut-être écriras-tu à Paris pour demander des nouvelles de Louise Guesde (rue Rodier, 5). Elle a été gravement malade et je suis inquiète d'elle.

LETTRE XXXVII

(Varsovie, 5 novembre 1906)

MES très chers amis. Voilà longtemps que je n'ai pas donné signe de vie et vous m'en voulez probablement, comme de raison. Mais j'ai pour excuse l'agitation incessante et l'« insécurité de l'existence » dont on souffre ici continuellement. Je ne puis, dans une lettre, en retracer comme il faut les détails, mais voici le plus important : immenses difficultés en ce qui concerne les imprimeries, arrestations quotidiennes, menace d'être arrêté et fusillé. Deux de nos camarades ont vécu de longs jours sous cette épée de Damoclès ; il semble cependant qu'on commence à en avoir assez. Malgré tout, le travail se poursuit allègrement, de grandes réunions ont lieu dans les usines, des tracts sont écrits et imprimés presque tous les jours, le journal paraît à grand-peine, mais à peu près quotidiennement. Une petite conférence vient d'avoir lieu en Finlande, avec la collaboration de tous les partis. Elle n'a été qu'une réédition de l'idée du « Bloc » et elle a naturellement échoué. Mais au moins y a-t-on eu l'occasion de voir de plus près les choses de Pétersbourg. Malheureusement le spectacle, semble-t-il, fait apparaître comme une véritable dérision la récente correspondance de Pétersbourg dans la L.V. Un chaos indescriptible dans l'organisation, des fractions qui se chamaillent en dépit de toute unification, et une dépression universelle. Que ceci reste entre nous. D'ailleurs, ne le prenez pas au tragique. Survienne une nouvelle vague d'événements, et les gens de là-bas agiront avec plus de courage et de force. Le malheur est qu'ils soient encore trop hésitants et trop peu fermes *par eux-mêmes*. La fête de famille aura lieu un peu plus tard qu'on ne se l'était proposé ; quoiqu'il en soit, merci pour les compliments des Vieux que je transmettrai en temps et lieu.

La plaie du mouvement, aujourd'hui, à Pétersbourg comme chez nous, c'est l'énorme chômage qui entraîne une misère indescriptible.

Je ne voulais donner, en somme que quelques lignes d'instruction sur la situation générale, pour en arriver à ce qui m'intéresse le plus à l'heure actuelle ; mais je vois qu'en cette lettre encore, les évène-

ments risquent de m'engloutir. Aussi d'une secousse hardie j'émerge enfin en qualité « d'être humain », pour demander : Comment vas-tu, Loulou chérie ? Carolus m'a bien écrit plusieurs fois d'une façon rassurante et je l'en remercie. Cependant, l'inquiétude me ronge au beau milieu de l'agitation, bien que je n'aie pas eu le temps d'écrire. *Qu'est-ce que tu as eu si subitement...* Je ne le sais pas encore aujourd'hui ! Il faut que ç'ait été quelque chose d'abominable pour que les conséquences s'en fassent sentir si longtemps. Sors-tu ? Es-tu affaiblie ? Vois-tu, toutes ces années où j'étais là, tu étais toujours fraîche et gaie ; à peine suis-je partie courir le monde — aussitôt tu tombes gravement malade ! Que de fois n'ai-je pas pensé ici, en plein travail : Si j'étais là, je serais tous les jours assise des heures à tes côtés, je te soignerais avec tant d'amour ! A présent, je l'espère, tu n'as plus besoin de soins. Si cela t'est possible, écris-moi donc quelques lignes, en signe de guérison ; ce me sera une grande joie ! Vous autres, vous allez bien, j'espère. Les gamins ne m'ont pas encore écrit ; j'en suis fort peinée. Nous ne recevons pas du tout le V., et la L.V. très irrégulièrement. En ce qui me concerne, on va décider, ces jours-ci, si je vais pour quelque temps à Pétersbourg ou si je retourne d'abord pour deux mois *ad penates* — chez vous. Certes, la seule chose qui m'attire personnellement, c'est vous, car pour le reste, à vrai dire, la pensée du moulin à tourner et des explications avec Peus et Rexhøuser (1) me donne le frisson.

Pour reprendre le fil : le chômage, *voilà la plaie de la révolution* (2) et pas moyen de l'enrayer : Mais en même temps, il se développe ici, parmi les masses, un héroïsme silencieux, un sentiment de classe que je voudrais bien montrer à ces chers Allemands. De tous côtés, les ouvriers arrivent *d'eux-mêmes*, à des arrangements comme ceux-ci : par exemple, ceux qui travaillent abandonnent de façon continue un jour de salaire par semaine aux sans-travail ; ou bien, là où le travail est réduit à quatre jours par semaine, ils s'arrangent de façon que personne ne soit congédié, tous travaillant quelques heures de moins par jour. Tout cela se fait si simplement, si uniment et si naturellement que le Parti n'en est qu'incidemment informé. En fait le sentiment de solidarité, et aussi de fraternité avec les ouvriers russes, est à tel point développé, qu'on ne laisse pas d'en être étonné, bien qu'on y ait soi-même travaillé. — Autre phénomène intéressant de la révolution : dans toutes les usines se sont constitués « d'eux-mêmes » des comités élus par les ouvriers qui statuent sur toutes les conditions de travail, l'embauchage et le renvoi des ouvriers, etc... Le patron a cessé, en fait, d'être « maître chez soi ». Une petite preuve curieuse :

(1) Sur la neutralité des syndicats.

(2) En français dans le texte.

dernièrement, l'administration d'une usine veut mettre plusieurs ouvriers à l'amende pour cause de grand retard ; le comité s'y oppose ; là-dessus, le patron adresse au comité de la Social-Démocratie une plainte contre le comité ouvrier « qui n'agit pas selon les principes social-démocratiques », car la social-démocratie est pour l'accomplissement consciencieux et loyal du devoir. Et c'est ainsi à chaque pas. Certes, tout cela changera probablement après la révolution et le retour aux « conditions normales ». Mais cet état de choses ne passera pas sans laisser de traces. En attendant, l'œuvre accomplie par la révolution est énorme : l'antagonisme entre les classes approfondi, les rapports sociaux accentués et clarifiés. Et tout cela, on ne le voit pas à l'étranger ! On croit la lutte finie parce qu'elle est allée vers le fond. En même temps l'organisation progresse infatigablement. En dépit de l'état de siège, la social-démocratie fonde avec ardeur des syndicats professionnels, dans toutes les formes — avec livrets d'adhérents imprimés, timbres, statuts, réunions régulières, etc... On poursuit le travail tout comme s'il y avait déjà liberté politique. Et, bien entendu, la police est impuissante contre ce mouvement de masses. A Lodz, par exemple, nous avons déjà, dans le syndicat social-démocrate des ouvriers textiles, 6.000 membres inscrits ! Hier à Varsovie : 700 maçons, 600 boulangers, etc. A Pétersbourg, en revanche, le travail semble être devenu entièrement « souterrain » ; aussi reste-t-il en panne. Il faut dire qu'il leur est absolument impossible là-bas de publier un journal, ou même des feuilles volantes. Je voudrais déjà y être, pour étudier tout cela.

Hélas, il me faut en finir ; et une prière encore : cher Carolus, envoie-nous aussitôt, sur notre compte principal (1), un chèque de 1.600 marks au nom d'Otto Engelmann. Cela sous pli recommandé à mon adresse habituelle. D'urgence ! Pour ce qui est de la lettre de Vilna, tout va bien. Mille baisers et amitiés à vous tous, et surtout à toi, Loulou chérie. Ecrivez-moi bien vite !!!

Votre Rosa.

LETTRE LXXXII

Wronke en P., Forteresse, 26.I.17.

(Estampille de l'administration vu 27.I.D.).

LOULOU chérie, hier j'avais à Berlin une assignation au tribunal (en mon absence), où il n'aura pas manqué de tomber encore quelques mois de prison. Il y a aujourd'hui exactement trois mois que je suis immobilisée ici — à ma troisième étape. Pour célé-

(1) Fonds appartenant au Parti socialiste polonais.

brer deux anniversaires du même genre, comme, depuis des années, il en vient pour couper agréablement mon existence, il faut que tu reçoives une lettre. Pardonne-moi, chérie, de t'avoir ainsi fait attendre une réponse, mais je viens d'avoir une courte période de lamentable lâcheté. Nous avons eu plusieurs jours de tempête glaciale et je me sentais si petite, si faible, que je ne sortais plus de ma boîte de peur d'être anéantie par le froid. Dans une telle disposition, j'attendais naturellement avec une impatience nostalgique une lettre cordiale et chaude ; mais par malheur, mes amis attendent toujours que l'impulsion, le signal viennent de moi. Il ne vient à personne la bonne idée de m'écrire spontanément — à l'exception du cher petit Hans ; mais lui aussi doit être fatigué d'écrire depuis deux ans et demi des lettres « qui n'arrivent pas » et qui restent sans réponse. Enfin, il est venu une lettre de Sonia L., mais celle-ci rend toujours un son de verre fêlé. Alors, comme toujours, j'ai rebondi de moi-même vers les hauteurs, et c'est fort bien ainsi. A présent, me revoilà gaie et bonne humeur, et il n'y a que toi qui me manques pour caqueter et rire comme seules nous savons le faire. Je t'obligerais bien vite à rire, bien que le ton de tes dernières lettres fût sensiblement morose. Te rappelles-tu encore le soir où nous revenions de chez Bebel et exécutions dans la rue, à minuit, un concert de grenouilles à trois ? Tu disais alors que, lorsque nous étions ensemble, tu étais toujours un peu grisée, comme si nous avions bu du champagne. C'est cela justement que j'aime en toi, que je puisse toujours te mettre en cette humeur de champagne, où la vie nous picote aux doigts et où l'on est prêt à n'importe quelle folie. Nous pouvons rester trois ans sans nous voir, et puis au bout d'une demi-heure, c'est comme si l'on s'était vu la veille. Et c'est ainsi que je voudrais à présent faire irruption chez Hans Naïvus et pouvoir rire avec toute votre Table Ronde comme nous avons ri en juin lors de la visite du cher petit Hans (il m'a écrit par la suite que tout le cours de sa route vers le front, malgré lui, il pouffait de temps en temps, à la grande stupéfaction des camarades du compartiment, qui le prenaient certainement « pour un idiot »). Quant au vrai champagne, c'est fini pour longtemps, depuis que le pauvre Faisst est tombé première victime de la guerre mondiale. Fini le champagne et finies les *lieder* de Wolf. J'ai d'ailleurs gardé un bien joyeux souvenir de notre dernière « orgie ». C'était l'été dernier, lorsque j'étais dans la Forêt-Noire. Il s'est amené un dimanche à Wildbad avec Costia (1) ; la journée était superbe ; après le repas nous étions assis dehors autour d'une petite bouteille de Munih, nous réjouissant du soleil et très gais. Celui qui buvait le plus était, naturellement, « le généreux donateur » lui-même. Il vivait,

(1) Le plus jeune fils de Clara Zetkin.

une fois de plus, une « heure inoubliable », riait, gesticulait, criait, et précipitait un verre mousseux après l'autre dans son vaste gosier de Souabe. Ce qui l'amusait surtout, c'était le public du dimanche qui grouillait autour de nous sur la terrasse. « Regardez un peu comme ces philistins nous reluquent », criait-il sans cesse en exultant — « et s'ils savaient seulement *qui* fait ici la bombe ». Et le comble, c'est que nous étions les seuls à ne rien savoir, car l'hôtelier, ainsi qu'il me le raconta lui-même le soir, avait, je ne sais comment, percé mon malheureux « incognito » (1) et l'avait naturellement servi à tous ses clients. Aussi le fripon nous servait-il avec un sourire de complaisance notable, et faisait sauter les bouchons superlativement; les philistins, comme tu penses bien, étaient hautement édifiés par cette « orgie de champagne social-démocratique ». — Et voici que pour la troisième fois déjà le printemps « fera flotter son ruban bleu » sur la tombe de Faisst. (Il chantait très bien ce lied, (2) beaucoup mieux que la Julia Culp que nous avons entendue un jour — t'en souviens-tu ? — à l'Académie de Chant). Le goût de la musique, comme de tant d'autres choses, a dû te passer depuis tout un temps ; tu as la tête emplie de soucis à cause de l'histoire du monde qui va de travers et le cœur plein de soupirs à cause du spectacle pitoyable qu'offrent les... Scheidemann et consorts. D'ailleurs quiconque m'écrit se lamente et soupire également. Je ne connais rien de plus risible. Ne comprends-tu pas que le désastre général est beaucoup *trop grand* pour qu'on se lamente à son sujet ? Je peux être peinée lorsque Mimi est malade ou que ça ne va pas chez toi. Mais lorsque le monde entier sort de ses gonds, je ne cherche qu'à *comprendre* le qu'est-ce et le pourquoi de ce qui se passe, et du moment que j'ai fait mon devoir, je retrouve mon calme et ma bonne humeur. *Ultra posse nemo obligatur* (3). Et après cela il me reste encore *tout* ce qui m'a été une joie naguère : la musique et la peinture, et les nuages, et l'herborisation du printemps, et les bons livres, et Mimi, et toi et bien d'autres choses encore — bref, je suis riche comme Crésus et compte rester telle jusqu'au bout. Cet anéantissement total dans la misère du jour m'est en général incompréhensible et insupportable. Vois, par exemple, la froide sérénité avec laquelle un Goethe se tenait au-dessus des choses. Imagine-t-toi seulement tout ce à quoi il a dû assister durant sa vie : la grande Révolution française qui, vue de près, devait, après tout, faire l'effet d'une farce sanglante et absolument sans but ; puis, de 1793 à 1815, ces guerres qui s'enchaînent sans

(1) En voyage, Rosa s'inscrivait sous le nom de Rosalie Lubeck, parfois aussi sous les pseudonymes les plus follement inventés.

(2) Lied de Hugo Wolf sur des paroles d'Edouard Mœrike.

(3) En latin : « Personne n'a d'obligation au delà de son pouvoir ». (N. des T.)

interruption et qui, elles aussi, donnaient au monde l'apparence d'une maisonnée de fous lâchés. Et avec quelle tranquillité, quel équilibre intellectuel il poursuivait, durant ce temps, ses études sur la métamorphose des plantes, sur la théorie des couleurs, sur mille choses. Je ne te demande pas de faire de la poésie comme Goethe, mais sa conception de la vie — l'universalité des intérêts, l'harmonie intérieure — chacun peut se la donner ou du moins y tendre. Et si tu me dis peut-être : Goethe n'était pas un militant politique, je répondrai : un militant doit plus que quiconque chercher à se placer au-dessus des choses, sinon il s'embourbe jusque par dessus les oreilles dans le premier gâchis venu — je parle, naturellement, d'un militant de grande envergure, non pas d'une certaine girouette du calibre des « grands hommes » de votre Table Ronde, qui m'a envoyé récemment une carte de souvenir... *Never mind* (1). Dans tout cela, c'est *ton* souvenir seul qui m'a été cher. En récompense je veux t'envoyer prochainement une planche de mon album de Turner. Pourvu que je ne me heurte pas à un refus de ta part, ainsi que cela vient de m'arriver. — Imagine-toi, j'envoie pour Noël une planche de cet album à Léo et voici que je reçois par Mlle Jacob cette réponse : « Refusé avec remerciements ; ce serait du « vandalisme », la feuille devrait reprendre place dans l'album ! » Du vrai Léo, n'est-ce pas ? J'étais furieuse, car ici encore je suis avec Goethe : « Aurais-je quelque hésitation, — ô ma douce aimée — de te donner Balk, Boukhara, Samarkand, — l'ivresse et le faste de ces villes ? — Mais demande un peu au roi — s'il veut t'en faire cadeau. — Il est plus puissant et plus sage, — mais il ne sait pas comment on aime... » (2). Léo n'est ni roi, ni « plus sage », mais il ne sait pas, lui non plus, « comment on aime » ... Nous deux nous le savons, n'est-ce pas Loulou ? Et si, un de ces jours, l'envie me prend de faire descendre un couple d'étoiles pour les donner à quelqu'un en guise de boutons de manchettes, je ne veux pas qu'un froid pédant viennois, le doigt levé, m'avertisse que je jette le trouble parmi tous les atlas d'astronomie pour les écoles.

L'album de Greiner que j'ai reçu de vous me fait de plus en plus plaisir ; je le feuillette souvent et cela me donne de plus en plus faim d'autre chose. Robert ne pourrait-il pas m'envoyer quelques-unes de ses dernières toiles par le premier être vivant qui viendrait me voir prochainement (Mlle J. pourra indiquer celui qu'aura désigné le doigt de Herr von Kessel) ? Elles lui seraient rendues, garanties intactes, et j'en aurais une joie immense ! D'ailleurs, pourquoi Robert lui-même ne viendrait-il pas me voir un jour ? Il pourrait du même

(1) En anglais : Cela ne fait rien.

(2) Vers tirés d'une pièce du *Suleika Namey*, dans le *Divan oriental-occidental*.

coup mettre à exécution son projet de faire mon portrait — au cas où trois ou quatre séances de pose lui suffiraient. Ma parole, l'idée m'amuse. Du moment que je « pose » sous les verrous, je pourrais aussi bien poser *pour lui*. En tout cas, rien que de voir cet enfant, frais comme la rosée et les yeux rayonnants, me ferait le plus grand bien. Je suis certaine qu'en sa qualité de fils du peintre attaché au théâtre de la cour il obtiendrait une autorisation, surtout si le comte Hülsen (1) écrit quelques mots... Je le dis, naturellement, pour rire ; Hans Naïvus mourra plutôt que d'avouer au comte son amitié avec la pétroleuse. Mais Robert obtiendrait bien un permis sans protection. Et d'abord, qu'est-ce qu'il en est, pour *toi* ? As-tu fait ta demande ? J'aurais, certes, préféré te voir venir au printemps, alors que le pays prend un aspect plus hospitalier ; il paraît qu'il est beau, à ce qu'affirment les gens qui l'ont vu. En ce moment, avec toutes les calamités des transports et par ce temps inclément, ce serait pour toi un risque trop grand. Mais je me réserve ta visite certaine pour le printemps. Tu vas être stupéfaite à trouver tout ce que j'ai autour de moi ! Les mésanges me tiennent fidèlement compagnie devant la fenêtre ; elles connaissent déjà fort bien ma voix et semblent prendre plaisir à m'entendre chanter. Dernièrement, je leur chantais l'air de la Comtesse des *Noces de Figaro* ; il y en avait au moins six blotties sur le buisson devant ma fenêtre, et qui ont écouté sans bouger, jusqu'au bout ; c'était très drôle. Il vient aussi, tous les jours, à mon appel, deux merles ; je n'en ai jamais vu d'aussi familiers ; ils mangent sur la tôle devant la fenêtre. Aussi me suis-je commandé pour le 1^{er} Avril une cantate ; il faut qu'elle soit bien soignée. Ne pourrais-tu m'envoyer des graines de soleil pour ce peuple-là ? Et puis, pour mon bec à moi, je commande un gâteau de guerre comme tu m'en as déjà envoyé plusieurs fois ; il donne un vague avant-goût du paradis. Et puisque j'en viens à des sujets élevés et sublimes, autre chose encore qui ne me laisse pas de repos : le monde des astres semble être tombé dans le désordre sans que j'y sois pour rien. Je ne sais si, absorbés par les soucis que vous cause Scheidemann, vous vous êtes aperçus que l'année dernière s'est signalée par une découverte faisant époque : l'Anglais Walkey aurait découvert « le centre de l'univers » et ce serait l'étoile Canopus de la constellation du Navire *Arga* (hémisphère austral ; sa lumière ne met « que » 500 ans à nous parvenir et elle est environ un million et demi de fois plus grande que le soleil. Ces chiffres ne m'en imposent guère je suis blasée. Mais j'ai une autre inquiétude : un centre autour duquel « tout » se meut, transforme l'univers en une boule. Or, je trouve du plus mau-

vais goût de concevoir l'univers comme une boule — comme une façon de grosse croquette de pomme de terre ou de bombe glacée. Cette symétrie de configuration, alors qu'il « y va du tout », est une conception absolument plate de petit bourgeois. Et d'autre part, voilà tout de suite à vau-l'eau l'*infinité* de l'univers, ni plus ni moins. Car enfin, une « infinité en forme de boule », c'est une bourde. Et il faut, pour le confort de mon esprit, que je puisse me représenter un autre infini que celui de la bêtise humaine ! Comme tu vois, j'ai littéralement « les soucis de Monsieur de Kant ». Qu'en pense Hans Naïvus ou son érudit de *filius* ? Ecris tout de suite une vraie bonne lettre *de omnibus robus*, sinon je t'expulse de la grande Salle de mon cœur, où tu sièges à côté de Mimi, dans une chambrette latérale. — Seigneur Dieu ! j'allais oublier le principal : je n'ai pas encore fini la traduction, il n'y a encore que sept feuilles de faites, et même celles-là, il me faudrait d'abord les recopier. L'éditeur ne peut-il donc juger d'après douze feuilles ? Enfin, point final.

Je t'embrasse.

Ta Rosa.

(1) Le comte Hülsen, intendant du Théâtre-Royal.

Lettres de Rosa Luxembourg à Sonia Liebknecht

I

Wronke, 15 janvier 1917.

AUJOURD'HUI, il y eut un moment où j'ai éprouvé un sentiment amer. Le sifflet de la locomotive, à 3 h. 19, m'avertit du départ de Mathilde. Pendant quelques instants, j'ai couru le long du mur comme une bête en cage, faisant dix fois de suite la « promenade » ordinaire. J'avais le cœur serré de douleur de ne pouvoir, moi aussi, m'en aller d'ici, loin d'ici. Mais cela ne fait rien ; mon cœur reçut aussitôt une tape et dut se tenir tranquille ; il est déjà habitué à obéir comme un chien bien dressé. Mais, ne parlons pas de moi.

Sonitschka, savez-vous encore ce que nous avions projeté de faire une fois la guerre terminée ? Un voyage ensemble dans le Midi. Et nous le ferons. Je sais que vous rêvez d'aller avec moi en Italie, qui est pour vous le plus beau pays du monde. Et moi, j'ai formé le projet de vous entraîner en Corse. Cela vaut encore mieux que l'Italie. Arrivé là-bas, on oublie l'Europe, du moins l'Europe moderne. Figurez-vous un paysage héroïque, dessiné à grands traits, avec des montagnes et des vallées aux contours sévères. En haut, des masses de rochers nus, d'un gris sombre, en bas des oliviers luxuriants, des lauriers-cerises et des châtaigniers centenaires. Et répandu sur tout cela, un calme pareil à celui qui devait précéder la création du monde — pas une voix humaine, pas un cri d'oiseau, seul le bruit d'une petite rivière qui se faufile quelque part entre les pierres, et là-haut dans les crevasses des rochers, le murmure du vent — celui-là même qui gonflait les voiles du navire d'Ulysse. Et les hommes que vous rencontrez sont en harmonie complète avec le paysage. Tout à coup, au tournant d'un sentier, apparaît une caravane — les Corses marchent toujours l'un derrière l'autre à la file, et non par groupes comme nos paysans. La caravane est d'ordinaire précédée par un chien ; puis d'un pas lent s'avance une chèvre, ou un petit âne portant des sacs pleins de châtaignes. Ce petit âne est suivi par un grand mulet sur lequel est assise,

(1) Extrait, de « Lettres de la Prison » (Ed. du Travail, épuisé).

de biais, les jambes pendant tout droit, une femme portant un enfant dans les bras. Elle se tient toute droite, svelte comme un cyprès, immobile ; à côté d'elle, marche d'une allure ferme et tranquille un homme à grande barbe. Tous deux se taisent. Vous jureriez la Sainte Famille. Et des scènes de ce genre, on en rencontre à chaque pas. Cela m'impressionnait toutes les fois, au point que je me serais volontiers agenouillée comme j'ai toujours envie de le faire devant la beauté parfaite. Dans ces pays, la Bible est encore vivante, de même que l'antiquité. Toutes les nuits, nous dormirions dans un endroit différent, et le soleil à son lever nous surprendrait déjà sur les chemins. Cela vous dit-il quelque chose ? Je serais heureuse de pouvoir vous montrer ce monde...

Lisez beaucoup ; vous devez aller de l'avant aussi par l'esprit, et vous le pouvez. Vous avez conservé toute votre fraîcheur, et votre intelligence est restée malléable. Il faut à présent que je termine. Soyez gaie et sereine ce jour-ci.

Votre
ROSA.

II

Wronke, 2 mai 1917.

VOUS rappelez-vous qu'au mois d'avril dernier, un matin, à dix heures, je vous appelaï tous les deux par téléphone, pour vous prier de venir avec moi au Jardin Botanique écouter le rossignol, qui y donnait tout un concert ? Nous nous blottîmes dans un épais taillis sur des pierres, près d'un ravin, dans lequel l'eau filtrait lentement ; après le chant du rossignol, nous entendîmes soudain un cri monotone et plaintif, qu'on pourrait rendre à peu près ainsi « Gli-gli-gli-glic ». Je prétendais que cela devait être quelque oiseau des marais, et Karl me donna raison, mais nous cherchâmes en vain qui cela pouvait être. Eh bien ! figurez-vous que ce même cri plaintif, je l'entendis tout d'un coup ici tout près, il y a quelques jours, de bonne heure le matin, si bien que mon cœur se mit à battre d'impatience à l'idée de savoir enfin quel pouvait bien être celui qui criait ainsi. Je n'eus de repos jusqu'à aujourd'hui, où je l'ai enfin trouvé : ce n'est pas un oiseau des marais, c'est le « torcol », une espèce de pie. Il est à peine plus grand que le moineau, et le nom qu'il porte lui vient de ce que, lorsqu'il se trouve en danger, il cherche à épouvanter ses ennemis par des gestes comiques et des contorsions de la tête. Il ne vit que de fourmis qu'il recueille sur sa langue collante, ainsi que le fait l'ours fourmilier. C'est pourquoi les Espagnols le nomment « hormiguero » — l'oiseau fourmilier. Mœrike a d'ailleurs fait sur cet oiseau un joli petit poème hu-

moristique, que Hugo Wolf a mis en musique. Il me semble avoir reçu un cadeau depuis que je sais quel est l'oiseau à la voix plaintive.. Peut-être l'écrirez-vous à Karl, cela lui fera plaisir.

Ce que je lis ? Avant tout, des livres de sciences naturelles : géographie botanique et zoologique. Hier, j'ai lu un livre sur la cause de la disparition des oiseaux chanteurs en Allemagne. La culture des forêts, des jardins et des terres, qui s'étend et se rationalise de plus en plus, leur enlève toutes les possibilités naturelles de faire leur nid et de chercher leur nourriture. En effet, la culture fait disparaître peu à peu les arbres creux, les terres en friche, les broussailles, les feuilles fanées tombées à terre. J'étais toute triste en lisant cela. Ce n'est pas que je m'inquiète du chant des oiseaux pour la jouissance que les hommes en tirent, mais c'est l'idée même d'une disparition silencieuse et inévitable de ces petits êtres sans défense, qui me peine au point que les larmes m'en viennent aux yeux. Cela me rappelle un livre russe écrit par le professeur Siebert traitant de la disparition des Peaux-Rouges dans l'Amérique du Nord, et que j'ai lu quand j'étais encore à Zurich. Les Peaux-Rouges, tout comme les oiseaux, sont chassés peu à peu de leur domaine, par l'homme civilisé, et voués à une mort silencieuse et cruelle.

Mais, peut-être suis-je malade pour éprouver de si vives émotions à propos de tout. J'ai quelquefois le sentiment de ne pas être un vrai être humain, mais un oiseau, ou un animal quelconque qui aurait pris figure humaine. Intérieurement, je me sens beaucoup plus chez moi dans un petit bout de jardin, comme ici, ou dans un champ, étendue sur l'herbe, et entourée de bourdons, que dans un congrès du parti. A vous, je puis bien dire tout cela, vous ne me soupçonnerez pas aussitôt d'être traître au socialisme. Vous le savez, malgré cela, j'espère mourir à mon poste : dans une bataille de rues ou dans un pénitencier. Mais, dans mon for intérieur, j'appartiens plus aux mésanges qu'à mes « camarades ». Et cela n'est pas que dans la nature, comme tant de politiciens qui ont fait intérieurement banqueroute, je trouve un refuge, un repos. Tout au contraire, je trouve dans la nature, de même que parmi les hommes, tant de cruauté à chaque pas, que j'en souffre beaucoup. Figurez-vous, pour vous en donner un exemple, que le petit épisode que je vais vous raconter ne peut me sortir de l'esprit. C'était au printemps dernier, je rentrais d'une promenade dans les champs et je me trouvais sur une route silencieuse et abandonnée, lorsque, sur la terre, je remarquai une petite tache sombre. Je me baissai et je fus témoin de la tragédie sans paroles que voici : un scarabée était couché sur le dos, et désespéré, se défendait de ses pattes, tandis que tout un tas de fourmis grouillaient sur lui et le mangeaient tout vif. J'eus un tressaillement, je sortis mon mouchoir et commençai à chasser ces

petites brutes. Elles étaient insolentes et tenaces, au point que je dus soutenir une longue lutte avec elles, et lorsque je réussis enfin à libérer le pauvre martyr et que je le couchai au loin sur l'herbe, deux de ses pattes avaient déjà été mangées. Je m'en allai précipitamment, obsédée du sentiment pénible qu'en fin de compte je n'avais fait que rendre au scarabée un bienfait d'un caractère douteux.

Voici déjà les longs crépuscules. Combien j'aimais d'ordinaire cette heure. A Südende, il y avait beaucoup de merles. Ici, je n'en vois et n'en entends aucun. Pendant tout l'hiver, j'en ai nourri un couple, et maintenant il a disparu. A Südende, j'avais l'habitude à cette heure, le soir, de flâner dans les rues ; c'était si beau, lorsque dans la dernière lueur violette du jour, les flammes roses du gaz s'allumaient tout à coup, sautillant timidement comme si elles se sentaient mal à l'aise dans le crépuscule. Dans la rue, la silhouette indistincte d'une concierge quelconque surgissait affairée, ou bien une servante courait vite chez le boulanger ou l'épicié chercher quelque chose. Les enfants du cordonnier, dont je suis l'amie, avaient l'habitude de continuer à jouer dehors, dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'une voix énergique venue du coin les rappelât à la maison. A cette heure il y avait toujours un merle quelconque qui ne pouvait trouver de repos, et qui tout à coup, comme un enfant mal élevé, poussait un petit cri ou volait brusquement d'une branche à l'autre. Et j'étais là, au milieu de la rue, à compter les premières étoiles, et je n'avais aucune envie de quitter l'air doux et le crépuscule, dans lequel le jour et la nuit se fondaient doucement l'un dans l'autre, pour m'enfermer chez moi.

Sonitschka, je vous écrirai bientôt. Soyez tranquille et de bonne humeur. Tout ira bien, pour Karl aussi. Au revoir jusqu'à la prochaine lettre.

Je vous embrasse.

Votre
ROSA.

III

Breslau, mi-décembre 1917.

VOILA un an que Karl est emprisonné à Luckau. J'y ai pensé souvent ce mois-ci. Et il y a un an exactement que vous êtes venue me voir à Wronke et que vous m'avez apporté le joli arbre de Noël... Cette fois-ci, je m'en suis fait acheter un, mais il est mal venu et il lui manque des branches, — pas de comparaison avec celui de l'année dernière. — Je me demande comment j'arriverai à y fixer les huit petites bougies que je viens de me procurer. C'est le troisième Noël que je passe en sarrau. Mais ne le prenez pas au tragique. Je suis

plus calme et plus gaie que jamais. Cette nuit, je suis restée longtemps éveillée, — je ne puis plus m'endormir à présent, avant une heure du matin — et il faut se mettre au lit à dix heures, ce qui fait que j'ai le temps de rêver à maintes choses dans l'obscurité. Voici à quoi je pensais : comme il est étrange, me suis-je dit, que je me trouve constamment dans une espèce d'enivrement joyeux, et cela sans aucune raison. Je suis étendue dans une cellule obscure, sur un matelas dur comme pierre. Autour de moi, dans la maison règne un silence de mort, c'est à croire que je suis au tombeau. Le reflet de la lanterne qui brûle toute la nuit devant la prison, miroite au plafond. De temps en temps on entend tout au loin passer un train, ou bien tout près, sous la fenêtre, la sentinelle tousser et faire quelques pas lents et lourds pour se dégourdir les jambes. Le sable craque si désespérément sous ses bottes qu'il semble que s'exhale ainsi dans la nuit sombre et humide tout ce qu'il y a de désolé dans l'existence, tout ce qui y est sans issue. Je suis étendue là toute seule, enroulée dans les plis sombres de la nuit, de l'ennui, de la captivité, et cependant mon cœur bat d'une incompréhensible joie intérieure, d'une joie nouvelle pour moi, comme si je marchais sur une prairie fleurie par un soleil radieux. Et je souris à la vie dans l'ombre de mon cachot, comme si je possédais un secret magique, par lequel tout ce qu'il y a de méchant et de triste se transformerait en clarté et en bonheur. Je cherche en vain une raison à pareille joie, mais je ne trouve rien et ne peux que rester dans l'étonnement. Je crois que le secret n'est rien d'autre que la vie même ; l'obscurité profonde de la nuit est belle et douce comme du velours, si on sait la bien regarder. Et dans le craquement du sable humide, sous les pas lents et lourds de la sentinelle, la vie chante pour qui sait l'entendre. A de pareils moments, je pense à vous et voudrais tant vous passer cette clef enchantée, afin que vous puissiez dans toutes les situations sentir ce qu'il y a de beau et de joyeux dans la vie, afin que vous aussi viviez dans l'enchantement et marchiez dans la vie comme sur une prairie diaprée. Loin de moi l'idée de vous offrir des joies imaginaires et de prêcher l'ascétisme. Je vous souhaite des joies réelles et sensibles. Je voudrais seulement vous communiquer aussi mon inépuisable joie intérieure, afin que je sois tranquille à votre sujet, et que vous puissiez traverser la vie enveloppée d'un manteau brodé d'étoiles, qui vous protège de tout ce qu'il y a de mesquin, de trivial, d'angoissant dans l'existence.

Vous avez cueilli dans le parc de Steglitz un beau bouquet de baies d'un noir luisant et d'un rose violet. Les baies noires doivent être ou bien du sureau — dont les fruits pendent en grappes lourdes et serrées au milieu de feuilles disposées en éventail autour d'eux — vous devez les connaître — ou plus probablement des baies de troène ; celles-ci

poussent en petits panicules rigides et sont entourées de feuilles vertes étroites et longues. Les baies d'un rose violet qui se cachent sous de petites feuilles pourraient bien être du néslier nain ; elles sont, il est vrai, rouges, mais quand la saison s'avance et qu'elles sont un peu trop mûres ou commencent à pourrir, elles deviennent souvent d'un rouge violet ; les feuilles ressemblent à celles du myrte, elles sont petites, pointues, d'un vert foncé, la surface supérieure comme du cuir, la surface inférieure, rugueuse.

Sonitschka, connaissez-vous la « Fourchette ensorcelée » de Platen ? Pourriez-vous me l'envoyer ou me l'apporter ? Karl en a parlé une fois, disant qu'il l'avait lue à la maison. Les poèmes de George sont très beaux, je sais maintenant d'où vient le vers : « Et dans le bruissement des épis roux ! »... que vous aimiez à réciter lorsque nous allions nous promener dans les champs. Pourriez-vous, à l'occasion, me copier le « Nouvel Amadis », j'aime tant ce poème — que je connais comme tant d'autres à travers Hugo Wolf — mais je ne l'ai pas ici. Continuez-vous à lire « la Lessing-Légende » ? Je me suis remise à « l'Histoire du Matérialisme » de Lange, qui me stimule et me rafraîchit toujours l'esprit Je voudrais que vous la lisiez un jour.

Ah ! ma petite Sonia, je viens d'éprouver une douleur aiguë. Dans la cour où je vais me promener arrivent tous les jours des voitures militaires bondées de musettes, de vieilles tuniques de soldat et de chemises souvent tachées de sang... On les décharge ici, on les répartit dans les cellules, où les prisonnières les racommodent, puis on vient les rechercher. Il y a quelques jours, une de ces voitures venait d'entrer dans la cour. Mais c'étaient des buffles, cette fois, qui la traînaient et non des chevaux. C'était la première fois que je voyais ces animaux de près. Ils sont plus puissamment et plus largement bâtis que nos bœufs, ils ont la tête plate et des cornes fortement recourbées, ce qui fait ressembler leur crâne à celui de nos moutons. Ils ont la face tout à fait noire et de grands yeux doux. Les soldats qui conduisent l'attelage racontent que ces bêtes viennent de Roumanie, que ce sont des trophées de guerre... Il a été très difficile, paraît-il, de prendre ces animaux qui vivaient à l'état sauvage, et plus difficile encore de les habituer, après la liberté dont ils avaient joui, à porter des fardeaux. On n'est arrivé à les domestiquer qu'à force de coups, jusqu'à ce qu'ils aient éprouvé au plus profond de leur chair tout ce que veut dire : « Væ victis ! »... Plus de cent cinquante de ces bêtes se trouvent en ce moment à Breslau et, après les abondantes pâtures de Roumanie, elles en sont réduites au fourrage le plus maigre, à des rations tout à fait insuffisantes. On les fait travailler sans les épargner, et à traîner ainsi toutes espèces de charges, elles ne tarderont pas à mourir. — Il y a quelques jours donc une de ces voitures char-

gées de sacs venait d'entrer dans la cour. La charge était si forte et si haut bâtie, que les buffles n'arrivaient pas à franchir le seuil du porche. Le soldat qui les accompagnait se mit à les frapper si violemment du gros bout de son fouet, que la surveillante de la prison lui demanda, indignée, s'il n'avait donc pas de pitié pour les bêtes. « Avec cela qu'on a de la pitié pour nous autres hommes ! » répondit-il, un sourire mauvais aux lèvres, et il se remit à frapper de plus belle... Enfin, les bêtes réussirent à franchir l'obstacle, mais l'une d'elles saignait. Sonitschka, l'épaisseur de la peau de buffle est passée en proverbe, et cependant elle avait été déchirée.

Pendant qu'on déchargeait la voiture, les bêtes restaient impassibles et épuisées, et l'une d'elles, celle qui saignait, regardait tristement devant elle. Toute sa figure et ses grands yeux noirs si doux avaient l'expression d'un enfant qui aurait beaucoup pleuré, d'un enfant qui aurait été puni sévèrement sans savoir pourquoi et qui ne sait plus comment faire pour s'échapper aux tourments et à la violence brutale. J'étais devant l'attelage, et la bête blessée me regardait ; les larmes me jaillirent des yeux — c'étaient « ses » larmes. — L'on ne peut tressaillir plus douloureusement devant la souffrance du frère le plus cher, que je ne traissais dans mon impuissance devant cette douleur muette. Perdues à tout jamais, les vastes et savoureuses prairies vertes de Roumanie. Là-bas, le soleil brillait, le vent soufflait, les oiseaux chantaient tout autrement, et le mélodieux appel du pâtre résonnait au loin. Ici, l'affreuse rue, l'étable étouffante, le foin mêlé de paille pourrie, et surtout ces terribles hommes inconnus et les coups, le sang qui sort de la blessure nouvelle... ô mon pauvre buffle, mon pauvre frère bien-aimé, nous voilà tous deux impuissants et muets, unis tous deux dans la douleur, la faiblesse et la nostalgie.

Pendant ce temps, les prisonnières se bouscullaient, affairées autour de la voiture. Elles déchargeaient les sacs pesants qu'elles traînaient ensuite dans la maison. Quant au soldat, il avait fourré les deux mains dans ses poches et se promenait à grands pas dans la cour, tout en sifflant un air crapuleux. Et toute la splendeur de la guerre passa devant mes yeux...

Ecrivez-moi vite. Je vous embrasse, Sonitschka.

Votre
ROSA.

Sonitschka, ma chérie, restez calme et sereine malgré tout. La vie est ainsi faite et il faut la prendre comme elle est, bravement, la tête haute et le sourire aux lèvres, envers et contre tout.

ROSA LUXEMBOURG

La responsabilité historique

(Texte inédit traduit par BRACKE)

Janvier 1918.

APRES l'armistice, la paix séparée entre l'Allemagne et la Russie n'est plus qu'une question de temps. L'histoire future ne manquera sûrement pas de retenir, entre autres instantanés de la guerre mondiale, les simagrées avec lesquelles le semi-absolutisme allemand reconnaît « les va-nu-pieds et les comploteurs » pour les « détenteurs du pouvoir légal », proclame solennellement le principe de non-immixtion dans les affaires des Etats étrangers et prend sous sa protection les révolutionnaires des bords de la Néva contre les « calomnies de l'Entente ». Le procès de KOENIGSBERG, les espions aux troussees des Russes, les services de sbires rendus au tsarisme — tout est oublié ! Et pourquoi pas ? Quand la social-démocratie a oublié le programme d'ERFURT (1), pourquoi le gouvernement allemand n'oublierait-il pas des bagatelles comme le procès de KOENIGSBERG ? L'un conditionne l'autre.

Ce n'est que parce qu'elle croyait dur comme fer à l'inébranlable stupidité des masses populaires d'Allemagne que la réaction allemande a pu risquer l'expérience osée quand les « incendiaires » de ST-PETERSBOURG sortent tout juste de jeter aux ordures trône, autel, paiement des intérêts aux emprunts extérieurs, castes, titres et diverses autres choses sacro-saintes, qui pendent les chefs militaires du plus haut grade récalcitrants à la portière du wagon, et fourrent en prison des princes du sang qui les gênent — de toper dans la main scélérate de ces incendiaires. Le semi-absolutisme germano-prussien en tractations intimes avec ce LENINE et ce TROT-SKI, qui devaient, il n'y a qu'une paire d'ans, faire un grand détour pour ne pas passer devant la Préfecture de police de BERLIN !...

Qui ne se souvient à ce propos de cette savoureuse scène de « *Mon Oncle Benjamin* », où le fier et dédaigneux seigneur comte, à qui une arête de poisson est restée fichée au gosier, donne à ce bourgeois méprisé de Docteur un baiser sur une partie du corps ordinairement

(1) Marx et Engels. — Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt (Cahiers de Spartacus : 60 fr.).

cachée, à seule fin de s'assurer une aide salutaire. « Nécessité n'a pas de loi », disait déjà le chancelier impérial BETHMANN-HOLLWEG. Oh ! comme ils aimeraient mieux, les HINDENBOURG et LUDENDORFF mettre leur grosse Bertha en conversation avec la « bande » de PETERSBOURG !... Mais chut ! De pareils souhaits doivent être réservés pour une occasion ultérieure. Pour le moment, la « bande » de PETERSBOURG a la grosse cote et son évangile révolutionnaire de paix sonne aux oreilles de l'impérialisme allemand comme musique céleste toute pure.

TROTSKI, d'après des informations de presse, a prononcé au Comité Central des Soviets plusieurs discours sur la situation internationale, où il peignait sous les teintes les plus roses les effets produits sur tous les pays par la proposition russe de paix. Selon lui, l'Europe occidentale montre que les espérances les plus hardies des Soviets russes sont remplies et que la paix générale est dans la meilleure voie de réalisation.

Si ces informations sont exactes, il faut, en tout cas, qu'il y ait beaucoup d'eau de versée dans le vin mousseux de TROTSKI. Psychologiquement, l'on peut comprendre que dans leur situation, les bolchevistes éprouvent le besoin de considérer, dans la question capitale, qui est celle de la paix, leur politique comme couronnée de succès et de la présenter ainsi au peuple russe. A regarder les choses de sang-froid, elles se montrent sous un jour autre.

L'effet le plus prochain de la suspension d'armes à l'Est sera uniquement de voir des troupes allemandes dirigées de l'Est vers l'Ouest. Que dis-je ? elles le sont déjà. TROTSKI et compagnie ont bien pu se donner et donner aux Soviets la satisfaction d'avoir voulu obtenir comme condition de l'armistice l'engagement de ne pas entreprendre de mouvements de troupes, afin de ne pas prendre les puissances occidentales à dos. A cette déclaration, les militaires allemands pouvaient rire sous cape, sachant fort bien de quoi il retourne. C'est par centaines de mille que, sans attendre la signature de l'armistice, des troupes allemandes ont été transportées de Russie en Italie et dans les Flandres. Les dernières poussées sanglantes des Allemands près de CAMBRAI et dans le Sud, les nouveaux « succès éclatants » en Italie sont déjà des effets de la révolution bolcheviste de Novembre à PETERSBOURG.

Chauds encore de scènes de fraternisation avec des soldats révolutionnaires russes, de poses communes en groupe, devant le photographe, de chants et de hourras poussés aux accents de l'*Internationale*, les « camarades » allemands se lancent dès à présent, manches retroussées au feu dans de massives actions héroïques pour abattre tant qu'ils pourront de prolétaires français, anglais et italiens. Grâce

au renfort massif de chair à canon allemande, le massacre va flamber sur tout le front Ouest et Sud avec une force décuplée. Voilà la FRANCE, l'ANGLETERRE et l'AMÉRIQUE obligées par là aux efforts les plus désespérés, cela va sans dire. Ainsi, ce qui résulte comme effets premiers de l'Armistice russe et de sa conséquence immédiate, la paix séparée à l'Est, n'est pas de hâter la paix générale, mais 1° : la prolongation de la tuerie entre peuples et la monstrueuse aggravation de son caractère sanglant, exigeant des deux côtés des sacrifices auprès desquels tout ce qu'on en a vu jusqu'ici pâlera sans doute ; 2° : un énorme renforcement de la position militaire de l'Allemagne et par là de ses plans d'annexion, de ses appétits les plus osés.

A l'Est, l'annexion de la POLOGNE, de la LITHUANIE, et de la COURLANDE, que ce soit ouvertement ou sous une forme d'abord encore déguisée, est chose entendue entre les puissances médiatrices et naturellement en présence de la situation effective de la Russie, l'impérialisme allemand ne compte plus que celle-ci y oppose une résistance sérieuse dans les négociations pour la paix séparée.

Mais à l'Ouest aussi, débarrassé qu'il est de tout souci à l'Est et pourvu de réserves fraîches, il songe à jouer désormais un jeu tout autre qu'auparavant. Le masque de vertueuse continence que lui imposait sa situation jusqu'alors précaire, il va s'empresse à la première occasion, de le jeter en riant au giron des entremetteurs, et si le permet DIEU, toujours, c'est des gros bataillons dicter une paix « allemande ». Dans leurs plus récents discours, déjà les Czernin et consorts exécutent sur leurs pipeaux un tout autre air qu'au temps de la note papale sur la paix.

Tel est l'état des choses, et les bolchevistes se font illusion s'ils voient, à la lueur de leur paix séparée, paraître au ciel l'apothéose de la paix générale. Les « tiers rieurs » de la révolution russe ce sont jusqu'à cette heure, uniquement et sans partage, HINDENBOURG et les pangermanistes.

Toutefois, si faits et effets se changent de la sorte en leur contraire, la faute n'en doit pas être mise avant tout au compte des Russes. Ils se sont trouvés dès l'abord dans cette fatale situation de devoir choisir entre deux maux : servir de chevaux de volée ou à l'Entente ou à l'Impérialisme allemand. Le premier terme exigeait la continuation de la guerre, le second la conclusion d'une paix. Comment s'étonner qu'ils aient fini par se décider pour ce dernier ?

Tout le calcul de la bataille engagée par les Russes pour la paix, reposait, en effet, sur cette hypothèse tacite, que la révolution en Russie devait être le signal du soulèvement révolutionnaire du prolétariat à l'Occident : en FRANCE, en ANGLETERRE, en ITALIE et

avant tout en ALLEMAGNE. Dans ce cas seulement, mais alors indubitablement, la révolution russe eût été le prélude de la paix générale. Jusqu'à présent il n'en a rien été. La Révolution russe a été, en dehors de quelques valeureux efforts du prolétariat italien, laissée en plan par les prolétaires de tous les pays. Or, la politique de classe du prolétariat, internationale qu'elle est par nature et par essence, ne peut être réalisée qu'internationalement. Si elle reste bornée à un seul pays, la classe des travailleurs des autres pays menant une politique bourgeoise, l'action de l'avant-garde révolutionnaire est renversée dans ses conséquences ultérieures. C'est ainsi que, jusqu'à présent le seul effet international qu'ait eu la Révolution russe, c'est, avec un considérable accroissement de force de l'impérialisme allemand, une recrudescence de la guerre mondiale sur toute la ligne. La principale responsabilité de ce quiproquo tragique incombe au prolétariat *allemand*. C'est lui surtout qui la portera devant l'histoire, tant pour les monstrueux torrents de sang qui seront versés désormais que pour les conséquences sociales et politiques d'une défaite possible des Etats occidentaux par l'impérialisme allemand triomphant. Car seule, la persévérante immobilité de cadavre qu'à observée le prolétariat allemand a réduit les révolutionnaires russes à conclure une paix avec l'impérialisme germanique comme le seul pouvoir qui régnât en Allemagne. Et seule cette attitude cadavérique a rendu possible à l'impérialisme allemand d'utiliser la Révolution russe à son profit.

Se peut-il que les travailleurs allemands ne ressentent pas le soufflet que c'est pour eux de voir leurs gouvernants saluer avec si peu de scrupules les bonnets rouges jacobins à PETERSBOURG, dans le même temps où ils ont envoyé comme un chien à la niche ceux qui, avec votre permission, représentent le peuple allemand, et consolidé une fois encore la muselière mise à ce peuple? Les « Chefs ouvriers » allemands paraissent, en tout cas, ne pas remarquer cette gentillesse. Ils persistent — « Indépendants » compris — à recommander au gouvernement allemand de ne pas laisser passer cette bonne occasion, de ne pas faire de bégueuleries, de ne pas repousser la « main pacifique » de la Russie. Ne vous en faites pas, bonnes gens, — l'occasion de se faire tirer les marrons du feu par les jacobins de PETERSBOURG, n'est sûrement pas de celles que l'impérialisme allemand laissera échapper. Inutile que les « Chefs ouvriers » se mettent en frais pour ça.

Et, en présence de la tournure que prennent ainsi les choses, faisant d'une conclusion de paix la prolongation de la guerre, de la victoire révolutionnaire du prolétariat russe le renforcement le plus puissant du semi-absolutisme allemand, les hommes de la « collabo-

ration » ne trouvent rien de plus urgent que de réclamer du gouvernement allemand qu'il fasse connaître ses buts de guerre ! « Que deviennent les buts de guerre allemands » ? s'écrie la *LEIPZIGER VOLKSZEITUNG*. Les gramophones « indépendants » n'ont une fois pour toutes que ce disque-là et ne peuvent que recommencer sans cesse à le tourner. « Si le gouvernement allemand s'obstine dans la politique suivie par lui jusqu'ici, le danger imminent est la continuation de la guerre jusqu'au dernier sang, jusqu'à la catastrophe complète de l'Europe — tout disposés à la paix que sont les Russes ! » Ainsi conclut, menaçant, l'organe leipzigois du Parti son centième avertissement au gouvernement de l'Allemagne.

Ah, Bon Dieu ! naturellement, le gouvernement de l'Allemagne va continuer à persister dans la politique suivie par lui jusqu'ici. Nous ne sachions pas qu'en sa qualité de « commission chargée d'affaires des classes dominantes » il ait une raison quelconque de changer sa politique. Si quelqu'un a toute sorte de motif pour changer la politique suivie jusqu'ici, c'est la *classe ouvrière* allemande. C'est à elle qu'il appartient — si la guerre ne doit pas conduire à une ruine générale ou au triomphe de la pire réaction allemande — de secouer de ses épaules la politique suivie jusqu'ici, à savoir la politique de la chair à canon et de faire connaître publiquement ses buts de guerre contre l'impérialisme.

La paix générale ne saurait être obtenue sans renversement du pouvoir régnant en Allemagne. Ce n'est que la torche de la révolution en main, ce n'est que dans une lutte ouverte de la masse pour le pouvoir politique, pour le règne du peuple et pour la République en Allemagne, que l'on peut à cette heure empêcher le renouvellement aggravé des massacres et le triomphe des annexionnistes allemands à l'Est et à l'Ouest. Maintenant, les ouvriers allemands sont appelés à porter de l'Est à l'Ouest le message de révolution et de paix. Ce n'est plus du bout des lèvres, c'est à pleine voix qu'il faut y aller.

TABLE DES MATIÈRES

Berthe FOUCHÈRE : LA VIE HEROIQUE DE ROSA LUXEMBOURG	Pages
Etudes en Suisse	2
En Allemagne, dans la lutte	4
L'humanité de Rosa	6
Rosa Luxembourg et Lénine	9
Combats et prison en Pologne	12
La lutte contre la guerre	13
La Révolution allemande	16
Louise KAUTSKY : LES LETTRES DE ROSA LUXEMBOURG ...	19
Rosa LUXEMBOURG : LETTRES A LOUISE KAUTSKY	
1) Zwickau, mi-septembre 1904	26
2) Varsovie, 5 novembre 1906	28
3) Wronke, en P., Forteresse, 26 janvier 1917	30
Rosa LUXEMBOURG : LETTRES A SONIA LIEBKNECHT	
1) Wronke, 15 janvier 1917	36
2) Wronke, 2 mai 1917	37
3) Breslau, mi-décembre 1917	39
Rosa LUXEMBOURG : LA RESPONSABILITÉ HISTORIQUE	
Texte inédit en français, traduit par Bracke	43



SPARTACUS

CAHIERS MENSUELS

Directeur :

René LEFEUVRE

Série 1946 (12 brochures) 200 fr. (franco 220 fr.)

Jean JAURES. — L'Eglise et la Laïcité.....	fr.	15
Hugo JORDI. — La prise du Pouvoir.....	fr.	25
Charles ALLIGIER. — Socialisme, Bolchevisme et France.....	fr.	20
Rosa LUXEMBOURG. — La Révolution Russe.....	fr.	20
Rosa LUXEMBOURG. — Marxisme contre Dictature.....	fr.	25
R. LEFEUVRE. — La politique communiste (Ligne et Tournants).....	fr.	20
Jean COTEREAU. — L'Eglise a-t-elle collaboré ?.....	fr.	20
JAURES et LAFARGUE. — Idéalisme et Matérialisme.....	fr.	20
Marcel OLLIVIER. — Le Guépéou en Espagne.....	fr.	20
Camille BERNERI. — Guerre de classes en Espagne.....	fr.	25
A. et D. PRUDHOMMEAUX. — La Catalogne libertaire 1936-1937.....	fr.	30
Suzanne CHARPY. — Prendrons-nous les Usines ?.....	fr.	20

Série 1947 (10 brochures) franco 300 francs

Victor SERGE. — Le nouvel Impérialisme russe.....	fr.	25
Victor SERGE. — 16 Fusillés à Moscou ; Zinoviev, Kamenev.....	fr.	30
M. YVON. — Ce qu'est devenue la Révolution Russe.....	fr.	35
Z. ZAREMBA. — La Commune de Varsovie.....	fr.	25
Jean COTEREAU. — Le Complot Clérical.....	fr.	30
P.-L. TOMORI. — Qui succédera au capitalisme ?.....	fr.	25
Rosa LUXEMBOURG. — Réforme ou Révolution ?.....	fr.	60
A. FERRAT. — Révolution Soviétique et Troisième Internationale.....	fr.	20
Rosa LUXEMBOURG. — Grève générale, Parti et Syndicats.....	fr.	60
Karl KAUTSKY. — Les trois sources du marxisme.....	fr.	30

1948 1^{re} Série : Abonnement 300 francs

Berthe FOUCHERE. — La vie héroïque de Rosa Luxembourg.....	fr.	35
Anton CILIGA. — Lénine et la Révolution.....	fr.	35
Jean JAURES. — Le manifeste communiste de Marx et Engels.....	fr.	30

1948 2^e Série : Abonnement 600 francs

M. CEYRAT : La trahison permanente. (Doc. clandestins du P. C.).....	fr.	100
Jean JACQUES. — Vie et mort des Corporations.....	fr.	100
M. DOMMANGET. — Révolution et Drapeau rouge en 1848.....	fr.	60
MARX et ENGELS. — Programmes Socialistes de Gotha, d'Erfurt, du Havre.....	fr.	60

LES ÉGAUX

Victor SERGE. — La tragédie des écrivains soviétiques.....	fr.	6
J. MALAQUAIS. — Le nommé Aragon, patriote professionnel.....	fr.	6
Léon BLUM. — Révolution socialiste ou Révolution directoriale.....	fr.	6
LENINE. — Testament politique.....	fr.	6
M. DOMMANGET. — La Commune et les Communards.....	fr.	12

Pour commandes unitaires : port 15 % en sus.

Remise pour quantités : 10 ex. 10 %/o, 25 ex. 15 %/o, 50 ex. 20 %/o, 100 ex. 25 %/o, 500 ex. 33 %/o. Envoi franco de port. Adresser fonds à J.-R. Lefevre, 15, rue de la Huchette, Paris (5^e). - Compte Chèques Postaux : 633-75.

J.-LEFEUVRE 15 RUE DE LA HUCHETTE
PARIS (5^{ème}) C.H.D. DADIS 633-75

S. N. E. P. - La Charité (Nièvre)